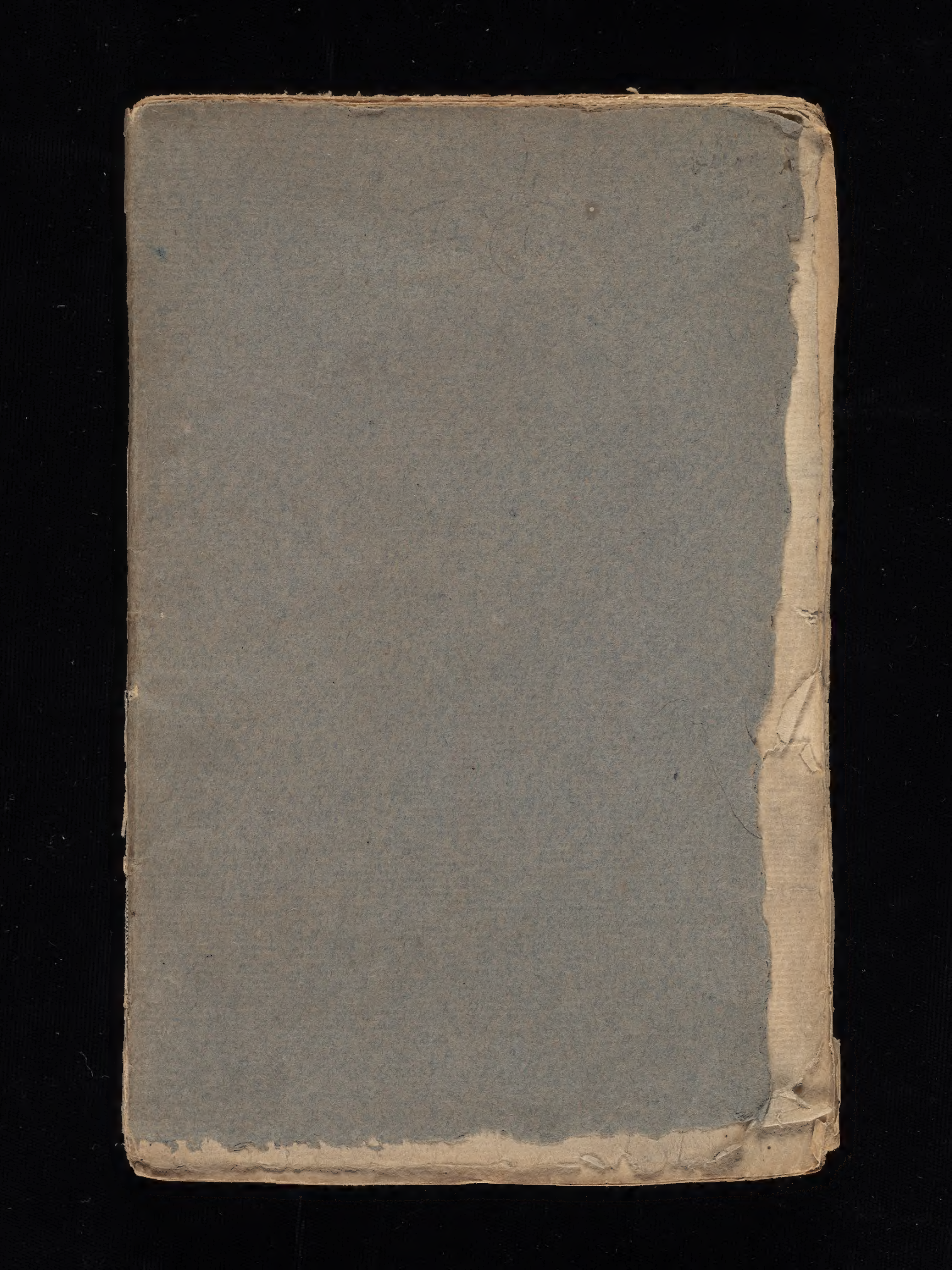


l'esprit de la liberté, inspiroient à cinq ou six *rois* sans génie, à quelques prêtres de mauvaise humeur de la perte d'un argent mal acquis, ou qui ne leur appartenoit pas, et à quelques milliers de *nobles*, hommes sans mœurs comme sans principes, qui toute leur vie ayant érigé en système un faux point d'honneur, en ont obtenu pour résultat, la trahison envers la patrie, l'oubli de tous les sentimens d'humanité, et enfin l'abnégation entière de leurs plus chèrs intérêts. Jamais le triomphe de la philosophie et de la vérité ne fut plus marqué qu'en comparant ce tableau si moderne encore, au tableau ac-
[illegible] ne peut mieux se convaincre
monarchiques reposa toujours
et non de nature; et que la
d'une essence de justice éter-
lante des évènemens comme
toute en elle-même, et rien
ue le moment où on la croit
uart-d'heure de son énergie et
homme ne peut rien quand
pouvoir, et que les hommes
nt besoin que de leur volonté

membrée, mais la France est
s états de la maison autri-
beaux; ce sont les Pays-Bas

froissement de la liberté, craint tout-à-la-fois ou l'agitation ou la paix, et voit les colonies françaises, de tout tems objet de sa convoitise, dans un état de trouble si favorable à l'invasion, et n'ose en profiter. Le Piémont, privé de la Savoie, plus petit qu'une quatre-vingt-troisième partie de la France, paralyse l'Espagne et l'Italie, par l'aspect de son agonie politique. Voilà, dans le moment actuel, le tableau de l'Europe. Car nous ne parlons point de la Hollande, dont l'existence mercantille lui fait un devoir d'être du parti le plus fort, ni de la Suisse, pour qui la paix est un besoin pour se maintenir à présent, comme la guerre semble être une nécessité aux *rois* pour prolonger de quelques mois, peut-être, la caducité de leur règne, ni de la Suède et du Dannemarch, que la sagesse engage bien plûtôt à observer des voisins humiliés, qu'à se réunir à eux pour les relever. D'après cet apperçu, que doit-on présumer de la coalition contre la France, et des efforts qu'elle fera la campagne prochaine? Qu'ils seront foibles? ou qu'ils seront nuls!

L'Autriche, privée des Pays-Bas, ne pouvant se flatter du concours de l'Empire épuisée d'hommes et d'argent, voisine d'un ennemi bien plus dangereux pour elle que la France, je veux dire la Turquie, bien loin de compter sur des conquêtes, pour se couvrir de ses frais énormes, n'ayant pas même l'espoir de recouvrer les Etats qu'elle aura perdus, ne continuera pas une guerre qui peut lui

B

LA MAGIE BLANCHE

DÉVOILÉE.

TOME PREMIER.



Professeur et Démonstrateur de Physique amusante, qui après avoir réduit en cendres une Carte choisie au hazard, jette le Jeu en l'air pour la faire reparaître en la clouant au mur d'un coup de Pistolet.

Berndt fec.

LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE,

Ou explication des Tours surprenans qui font depuis peu l'admiration de la Capitale & de la Province.

AVEC des réflexions sur la Baguette Divinatoire, les Automates joueurs d'Échecs, &c. &c.

Par M. DECREMPS.

OUVRAGE orné de 101 figures.

Heu ! quas non nugas, quæ non miracula fingunt,
Ut vulgus fallant optataque præmia carpant ?
Palingénés.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Et se trouve à LIÉGE,
Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

1792.



PRÉFACE.

Le plus grand plaiſir dont on puiſſe jouir, après s'être amuſé à des objets qui piquent la curioſité, c'eſt de la ſatisfaire. C'eſt ce puiſſant motif qui nous détermine à offrir au Public ce petit Ouvrage : cependant le Lecteur ne doit pas eſpérer, qu'après avoir employé une demi-heure à le parcourir, il ſaura faire des Tours auſſi adroitement que les perſonnes qui en ont acquis la facilité par une habitude de pluſieurs années.

On ne doit pas s'attendre non plus, à trouver ici la deſcription minutieuſe de toutes les pièces qui peuvent ſervir à exciter l'admiration & produire l'étonnement,

Des détails de cette nature ne pourroient avoir lieu que dans un ouvrage très-volumineux, & les gravures qu'il faudroit y ajouter, le rendroient en même temps fort cher.

On fe propofe fimplement ici de fatisfaire la curiofité d'un Lecteur intelligent, en lui faifant entrevoir tous les refforts qu'on a fait jouer pour l'amufer & le féduire. Il eft plus intéreffant qu'on ne penfe de dévoiler ces petits myftères à certaines perfonnes: quand une caufe inconnue produit des effets frappans, l'efprit humain, naturellement porté au merveilleux, attribue fouvent ces effets à une caufe imaginaire. Si celui qui opère ou qui raconte des preftiges eft un impofteur éloquent, les efprits foibles adoptent alors des préjugés pernicieux, & donnent dans des écarts qui paroiffent fabuleux à des êtres raifonnables. Nous pourrions en citer plufieurs exemples; mais nous nous contenterons de dire ici, que nous avons connu autrefois un Italien, qui recevoit toutes les femaines plus de cinquante lettres, dans lefquelles la crédule jaloufie, & l'aveugle cu-

pidité le consultoient sérieusement sur le présent & sur l'avenir.

Au reste, en cherchant à détruire l'illusion des Lecteurs, nous tâcherons de ne pas nous faire illusion à nous-mêmes; quelque clarté que nous mettions dans nos explications, nous nous garderons bien de croire que nous puissions éclairer le Public, jusqu'au point de diminuer ses plaisirs, en l'éloignant d'un genre de spectacle, où la supercherie de l'Acteur, & la crédulité du Spectateur, sont également nécessaires, & dont le charme consiste à tous égards dans l'erreur & dans le mensonge.

1°. Parce que vraisemblablement notre petit Ouvrage ne sera lu que par un très-petit nombre de curieux.

2°. Parce que, à mesure que les esprits s'éclairent, l'industrie se replie, & invente de nouveaux moyens de séduction. Nous insérerons dans ce petit volume, un extrait d'un plus grand ouvrage, dans lequel on verra que nous avons des machines de nouvelle invention, & des Tours étonnans, d'un

nouveau genre, par des moyens totalement inconnus. Nous donnerons l'explication de tous, à la réserve d'un seul, sur lequel nous garderons le secret, pour ne pas en diminuer la valeur. Cependant nous supplions le Lecteur de croire qu'il est appuyé sur des faits réels, sans être merveilleux, & de le regarder comme un simple problème physique ou mathématique, dont nous nous flattons d'avoir trouvé la solution, & que nous proposons dans la seule vue de piquer la curiosité, & d'exercer les esprits (*).

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
VIRGILE. *Georg.*

(*) L'Auteur ayant donné, depuis peu, l'Explication de ce Tour, on la trouvera à la *page* 85 *du Tome I.*



LA



LA MAGIE BLANCHE *DÉVOILÉE.*

CHAPITRE PREMIER.

Le Grand-Sultan.

CETTE pièce eſt connue depuis long-temps à Paris, ſous le nom de *Petit-Turc ſavant:* c'eſt un automate d'environ 15 à 18 pouces de hauteur, tenant dans ſa main un petit marteau qui frappe ſur un timbre; d'abord on l'ôte de deſſus la table où il eſt, pour le préſenter à différentes perſonnes, & pour faire voir qu'il eſt parfaitement iſolé; enſuite, l'ayant remis à ſa place, le

Machiniste lui demande s'il veut faire un compliment à son Maître: le petit Turc fait signe que non, en tournant la tête. Un instant après, on lui demande s'il veut faire un compliment à la Compagnie; il baisse la tête pour dire qu'oui. Dans ce moment on présente un jeu de cartes à un des spectateurs, pour en faire tirer une au hasard; &, sans voir cette carte, sans s'approcher de l'automate, on lui ordonne de frapper le nombre de coups nécessaires pour en exprimer la valeur. Le petit Turc obéit aussi-tôt; après quoi on lui demande si la carte choisie est un cœur, un carreau, un pique ou un trèfle; &, à mesure qu'on nomme les couleurs, il remue la tête pour dire oui ou non, & pour donner une réponse toujours conforme à la vérité. Il indique aussi le point qu'on a apporté en jetant des dés non pipés; il marque d'avance le point qu'on apportera d'un second coup de dés. Une personne de la compagnie ayant caché une petite poupée dans une boîte divisée en plusieurs compartimens, il marque dans quelle case, & à quel numéro se trouve la petite figure; &, pour terminer ce tour d'une manière comique, quand on lui demande enfin, quel est le plus amoureux de la compagnie, il indique ordinairement un vieillard à lunettes; ce qui donne lieu à diverses plaisanteries.

Explication.

La table où l'on poſe le petit Turc eſt couverte d'un tapis vert, qui cache trois baſcules ou leviers; ces baſcules peuvent être miſes en mouvement, à l'aide de trois fils d'archal, qui, paſſant dans les pieds de la table, vont aboutir ſous le théâtre ou derrière une cloiſon. La perſonne cachée, qui ſert de Compère, tire ces fils d'archal, ſelon le beſoin, pour pouſſer des pièces mobiles, cachées dans le piédeſtal de l'automate, qui ſe terminent à ſa baſe; c'eſt par ce moyen qu'il donne à cette machine divers mouvemens à l'inſtant déſiré, comme quand on fait ſonner une montre à répétition, en pouſſant le bouton de la boîte.

Le faiſeur de tours tient dans ſes mains un jeu de cartes arrangées dans un ordre qu'il ſait par cœur. Pour que les ſpectateurs ne ſoupçonnent point cet arrangement, il les mêle en apparence; mais dans la réalité, il ne fait que couper, ce qui ne dérange point la combinaiſon du jeu. Lorſqu'il a fait tirer une carte, il coupe pour la dernière fois, à l'endroit de la carte choiſie; par ce moyen, il fait paſſer ſous le jeu, la carte qui étoit immédiatement ſur celle qu'on vient de tirer. Alors, regardant le deſſous du jeu, fort adroitement, & d'un clin d'œil, il con-

noît, ſans la voir, la carte que le ſpectateur vient de tirer au haſard. Il interroge le petit Turc par une queſtion, dont les mots, les premières ſyllabes, ou les dernières voyelles, indiquent au Compère la couleur & la valeur de la carte. C'eſt par un ſtratagème ſemblable qu'il fait ſavoir au Compère le premier point porté par un coup de dés non pipés : l'automate peut indiquer facilement, & d'avance, le point qu'on apportera d'un ſecond coup, parce qu'aux premiers dés non pipés, on en ſubſtitue d'autres qui ont le même point ſur toutes les faces. Comme la perſonne à qui on les donne, pourroit, en les regardant, s'apercevoir de la ſupercherie ; pour éviter cet inconvénient, on a ſoin, non ſeulement de lui recommander de les tenir bien cachées dans ſes mains, juſqu'à ce qu'elle les jette, mais encore de les laiſſer très-peu de temps ſous ſes yeux : au lieu de dés qui préſentent la même face, on en employe auſſi de plombés ; c'eſt-à-dire, diſpoſés de manière, que le centre de gravité néceſſite une chance invariable : &, comme il pourroit prendre envie à la perſonne qui a jeté les dés, de les jeter une ſeconde fois, ſoit par haſard ou par ſoupçon, & que le retour du même point feroit ſuſpecter la loyauté des dés, on évite ces inconvéniens, en les retirant promptement.

La boîte où l'on a caché la petite poupée, doit avoir un fond de cuir affez mou, pour qu'en paffant la main par deffous, on puiffe trouver au tact, la cafe où eft la petite figure ; & cette poupée doit avoir les dimenfions néceffaires pour preffer un peu le fond de la boîte, quand elle eft fermée.

CHAPITRE II.

Le Mouchoir marqué, coupé, déchiré & raccommodé.

DEUX perfonnes de la compagnie font priées d'avancer fur le théâtre. On leur met entre les mains un mouchoir, qu'elles doivent tenir par les quatre coins; on demande plufieurs autres mouchoirs à la compagnie, &, à mefure qu'on les reçoit, on les met dans le premier pour en faire un paquet. Quand on en a entaffé une douzaine, les deux perfonnes qui tiennent le paquet en font tirer un, au hafard, par un troifième fpectateur; ce dernier eft prié d'examiner la marque & le numéro, s'il y en a, & d'en couper un petit coin avec des cifeaux : d'autres perfonnes peuvent en couper, fi elles

le désirent : après quoi, le mouchoir eſt totalement déchiré & mis en pièces. On en raſſemble tous les lambeaux, ſur leſquels on jette des drogues ou des liqueurs; on les plie, on les attache fortement avec un ruban, pour les réduire à un petit volume, on les met ſous un verre qu'on échauffe avec les mains; enfin, après quelques inſtans, on reprend le mouchoir pour le déplier: tout le monde reconnoît la marque, & le ſpectateur étonné, n'y voit pas la moindre déchirure.

EXPLICATION.

Cette opération, qui a produit une illuſion ſi générale, eſt fort ſimple. On eſt d'intelligence avec une perſonne de la compagnie, qui ayant deux mouchoirs parfaitement ſemblables, en a déjà mis un entre les mains du Compère caché derrière la toile, & jette l'autre ſur le théâtre pour faire le tour. On affecte de mettre celui-ci ſur tous les autres, en faiſant le paquet, quoiqu'on faſſe ſemblant de les mêler au haſard; la perſonne à laquelle on s'adreſſe pour faire tirer un mouchoir, prend naturellement celui qui eſt deſſus, & ſi on voit qu'elle en prenne un autre, on la prie de les remuer ſens deſſus deſſous, ſous prétexte d'embellir l'opération, &, après avoir remué ſoi-même, pour remettre

par-dessus celui qu'on veut faire prendre, on s'adresse à quelqu'un moins clairvoyant, dont la mine annonce la bonhommie, & qui, en mettant la main dans le paquet de mouchoirs, y prend tout bonnement le premier venu.

Quand le mouchoir a été déchiré & bien plié, on le met sous un verre, sur une table, auprès d'une cloison : à l'endroit de la table où il est posé, il se trouve une petite trappe, qui s'ouvre pour le laisser tomber dans un tiroir : le Compère caché derrière la toile, passe son bras dans l'intérieur de la table, pour substituer un second mouchoir au premier ; ensuite il ferme la trappe, qui, quadrant parfaitement avec le trou qu'elle bouche, semble ne faire qu'une seule pièce avec le dessus de la table, & trompe par ce moyen les yeux du spectateur le plus incrédule & le plus clairvoyant.

CHAPITRE III.

L'Oiseau Artificiel, chantant au commandement de la Compagnie.

CET Oiseau, perché sur une bouteille, chante, sans aucun exercice préliminaire, tous les airs qu'on lui demande, sans en excepter ceux

que des muſiciens conſommés dans leur art peuvent compoſer im-promptu devant lui. Il chante également bien lorſqu'on le tranſporte d'une bouteille à l'autre, ſur différentes tables; le vent qui ſort de ſon bec, ſouffle une chandelle pour la rallumer bientôt après, & cela, lors même qu'il n'eſt plus appuyé ſur ſa bouteille & qu'on le tient entre les mains.

EXPLICATION.

Derrière la toile, dont une partie couvre la cloiſon, ſont deux pièces de métal en forme de cônes creux; ces cônes, qui ne ſont pas égaux entr'eux, ſervent de porte-voix au Compère, ou pour mieux dire, ce ſont des échos qui réfléchiſſent ſa voix vers différens points, comme deux miroirs concaves, de diverſes courbures, renvoyent l'image en deçà de la glace, à différentes diſtances. Le Compère, imitant la voix d'un oiſeau, ſuit les airs que des muſiciens jouent de mémoire, ou d'après la muſique notée qu'on leur fournit. Si l'air qu'on donne eſt trop difficile pour que les muſiciens & le Compère puiſſent l'exécuter im-promptu, on annonce à la compagnie, que, pour rendre le tour plus ſurprenant, on va commencer à jouer un air connu & qu'on paſſera bruſquement à l'air en queſtion, comme pour ſurprendre l'Oiſeau & le mettre

dans l'impoſſibilité d'exécuter ce qu'on lui préſente ; quelques uns des muſiciens profitent de ce moment pour jeter un coup d'œil rapide ſur la difficulté propoſée, & ne commencent à l'exécuter, qu'après l'avoir étudié ſuffiſamment. Le Compère employe les deux différens échos, pour renvoyer ſa voix à différens points, ſelon la table & la bouteille où l'Oiſeau ſe trouve perché.

L'oiſeau a dans ſon corps un petit ſoufflet double, comme celui d'une ſerinette, & entre ſes pieds une cheville mobile qui fait jouer le ſoufflet ; cette cheville, en entrant dans le goulot de la bouteille, s'appuye ſur une pièce de bois, qu'on ne peut pas voir, parce que la bouteille eſt opaque. Cette pièce, poſant verticalement ſur le fond mobile de la bouteille, peut facilement remuer le ſoufflet, & être miſe en mouvement par les baſcules qui ſont ſous le tapis, lorſque le Compère tire les fils d'archal cachés dans les pieds de la table ; par ce moyen, on fait remuer le ſoufflet pour éteindre la chandelle, & pour prouver au ſpectateur que les ſons ſont réellement formés dans le goſier de l'Oiſeau, par le vent qui ſort de ſon bec. Quand on prend l'Oiſeau dans les mains, on agite ſoi-même le ſoufflet avec le pouce, & le vent éteignant pareillement la chandelle, perſuade à la

compagnie, que l'Oiseau chante indépendamment des machines cachées dans la table & derrière la cloison. La chandelle n'étant éteinte que depuis un instant, la mèche encore chaude ne peut se rapprocher du bec de l'Oiseau sans se rallumer, parce qu'on a eu soin d'y mettre un peu de fleur de soufre, qui produit l'effet d'une allumette.

CHAPITRE IV.

La Carte dansante.

ON fait tirer une carte à quelqu'un; on la mêle avec les autres, & on lui ordonne de paroître sur le mur; elle y paroît aussi-tôt : ensuite, avançant à mesure qu'on lui en fait le commandement, elle parcourt une ligne inclinée, en montant de droite à gauche : elle disparoît au haut du mur, pour reparoître un instant après, & parcourir une ligne horizontale, &c. &c.

EXPLICATION.

Ce tour est si simple, que j'aurois pu me dispenser d'en parler. Il consiste d'abord à faire tirer une carte forcée, qu'on reconnoît au tact, parce qu'elle est plus large; après l'avoir mêlée avec

les autres, on l'enlève du jeu, pour faire voir ensuite qu'elle n'y est plus, & à l'instant qu'on lui commande de paroître sur le mur, le Compère tire adroitement un fil au bout duquel est attachée une carte pareille, qui sort de derrière une glace, un autre fil fortement tendu, & sur lequel elle peut couler, parce qu'elle y tient par de très-petits anneaux de soie, lui prescrit la route qu'elle doit tenir, & ressemble à cet égard, *si parva licet componere magnis*, au câble qui traverse la Seine, pour diriger le bac des Invalides, d'une rive à l'autre.

CHAPITRE V.

La Carte clouée au mur d'un coup de pistolet.

ON fait tirer une carte, & l'on prie la personne qui l'a choisie, d'en déchirer un petit coin, & de le garder pour la reconnoître. On prend la carte ainsi échancrée; on achève de la déchirer, & on la réduit en cendres. On fait charger un pistolet où les cendres se mêlent & se confondent avec la poudre; au lieu d'une balle de plomb, on fait mettre dans le canon un clou marqué par quelqu'un de la compagnie; ensuite on jette le jeu de cartes en l'air,

on tire un coup de piſtolet, & la carte brûlée ſe trouve clouée au mur. On y apporte le morceau déchiré qui y quadre parfaitement, & le clou qui la tient eſt reconnu par celui qui l'a marqué.

Explication.

Quand le faiſeur de tours voit qu'on a déchiré un coin de la carte choiſie, il paſſe dans ſon cabinet, prend une carte pareille, & y fait une déchirure ſemblable. Revenu ſur le théâtre, il demande la carte choiſie, la fait paſſer ſubtilement ſous le jeu, & y ſubſtitue adroitement celle qu'il vient de préparer, pour la brûler à la place de la première.

Quand le piſtolet eſt entièrement chargé, il le prend pour la première fois, ſous prétexte de montrer comment il faut l'armer, le tirer & le manier; il profite de cette circonſtance pour ouvrir un trou qui s'y trouve ſous le canon, près de la lumière; c'eſt alors, & par ce moyen, qu'il eſcamote le clou, qui, par ſon propre poids, lui tombe dans la main : faiſant enſuite gliſſer ſur cette ouverture une eſpèce de virole de fer, il l'aſſujettit & la fixe dans cet endroit, pour qu'on ne s'aperçoive de rien; dans ce moment, il prie encore quelqu'un de re-

mettre de la poudre & du papier dans le piſtolet; il profite de cet inſtant pour apporter la carte & le clou à ſon Compère : celui-ci la cloue bien vîte ſur un morceau de bois carré, qui ſert à boucher hermétiquement un trou pratiqué dans la cloiſon & dans la tapiſſerie, mais qu'on ne voit point, parce qu'il eſt couvert par un morceau de tapiſſerie pareille. Par ce moyen, la carte qu'on vient d'appliquer au mur ou à la cloiſon, ne paroît point encore; le morceau de tapiſſerie qui la couvre eſt foiblement attaché, d'un côté, avec deux épingles, & de l'autre, il tient à un fil, dont le Compère tient un bout dans ſa main. Auſſi tôt que ce dernier entend le coup de piſtolet, il tire le fil pour faire paſſer rapidement le morceau de tapiſſerie derrière une glace : la carte paroît, & comme c'eſt la même qu'on a marquée, avec le clou qu'on avoit mis dans le piſtolet, il n'eſt pas étonnant que ce tour, difficile à deviner par ſa complication, ait obtenu les applaudiſſemens du grand nombre.

Nota. Si quelqu'un ſoupçonne qu'on a eſcamoté le clou dans le piſtolet, on proteſte contre ſes ſoupçons, & on le prie de revenir le lendemain pour voir le contraire; alors on lui préſente un piſtolet, dont on démonte toutes les pièces, pour faire voir qu'il n'y a aucune pré-

paration : on le fait charger avec un clou, qu'on fait marquer par une perſonne d'intelligence, ou on le montre à pluſieurs perſonnes, en oubliant à deſſein de le faire marquer. Dans ce cas, la carte ſe trouve clouée avec un autre clou; mais, pour perſuader à la compagnie que c'eſt le même, on aſſure hardiment que le clou a été remarqué par pluſieurs perſonnes, & on invite les ſpectateurs à venir le reconnoître.

CHAPITRE VI.

La Carte brûlée, qu'on fait trouver dans une Montre.

On fait tirer une carte au haſard; on demande trois montres à la compagnie; on les fait envelopper par un des ſpectateurs, dans des cornets de papier; on les dépoſe ſur une table, & on les couvre d'une ſerviette; on fait brûler la carte choiſie, pour mettre les cendres dans une boîte; bientôt après, on ouvre la boîte, & les cendres n'y ſont plus. On met les trois montres ſur une aſſiette; on en fait choiſir une par une perſonne de la compagnie : cette même perſonne ouvre la montre, & trouve d'abord, ſous le verre, un morceau de la carte brûlée, & dans

l'intérieur, ſous la boîte de la montre, une petite carte repréſentant en miniature celle qu'on a réduite en cendres.

Explication.

On connoît d'abord la carte choiſie, par l'arrangement du jeu, dont nous avons parlé au Chapitre Ier.

On dépoſe les montres, bien enveloppées de papier, ſur la petite trappe dont nous avons parlé, Chap. II. Quand on a fait ſavoir au Compère quelle eſt la carte tirée, il alonge le bras dans l'intérieur de la table pour prendre une des montres, & y dépoſer ce qu'on veut y faire trouver; il faut que les montres ſoient couvertes d'une ſerviette portée ſur des bouteilles, ou ſur d'autres objets ſemblables, ſans quoi on verroit la main du Compère, ou l'on verroit remuer la ſerviette.

On préſente à quelqu'un les trois montres ſur une aſſiette, en mettant devant lui celle où le Compère a dépoſé la carte en miniature, & qu'il a marquée en déchirant un peu l'enveloppe. Si la perſonne eſt ruſée, & qu'elle affecte, par malice, de ne pas prendre la montre la plus proche, on la prie de les bien brouiller enſemble, ſous prétexte d'embellir le tour, & on uſe du

ſtratagème dont nous avons parlé au Chap. II.

Quant au moyen employé pour faire diſparoître dans une boîte les cendres de la carte brûlée, il conſiſte à mettre dans le couvercle une pièce de bois ou de carton, qui le rempliſſe exactement dans ſa longueur & dans ſa largeur, & qui puiſſe tomber au fond de la boîte quand on la ferme. Cette pièce, de bois ou de carton, étant de la même couleur que l'intérieur de la boîte, forme par là un double fond, & cache les cendres aux yeux du ſpectateur ébloui, qui, dans ce moment, eſt tenté de croire que les cendres ſont ſorties pour ſe combiner de nouveau, & pour produire la carte en miniature qu'on trouve dans la montre.

CHAPITRE VII.

La Pièce de Monnoie enfermée dans une Boîte, d'où elle ſort ſans qu'on y touche.

On prie une perſonne de tenir une boîte, dans laquelle on met, en ſa préſence, une pièce de monnoie ou un anneau : on s'éloigne de la perſonne; on la prie de remuer un peu la boîte, &

& l'on entend la pièce qui ballotte en dedans; on prie une seconde fois de remuer, & la pièce ne se fait plus entendre; à la troisième fois, on l'entend encore; mais à la quatrième, elle n'y est plus, & on la fait trouver dans le soulier d'une personne de la compagnie.

Explication.

Il faut avoir une boîte faite exprès : nous ne la décrirons point ici, parce que tous les faiseurs de tours en vendent. Celle qui a causé tant d'admiration à Paris & à la Cour, ne diffère des autres que parce qu'elle est un peu mieux faite, & qu'elle appartient à un homme qui sait embellir les tours par toute sorte de circonstances. Cette boîte est faite de manière qu'en la secouant tout doucement de haut en bas, elle fait entendre la pièce qu'elle renferme; en la secouant, au contraire, fortement dans une direction horizontale, un petit ressort qui tombe sur la pièce l'empêche de se faire entendre; ce qui fait croire qu'elle n'y est plus. Celui qui fait le tour touche alors la boîte, sous prétexte de montrer à la secouer; & quoiqu'elle soit fermée à clef, il en tire facilement la pièce, parce qu'il y a une petite fente qui s'ouvre à secret : Profitant du même instant pour

y mettre une fauffe pièce, il laiffe la boîte à la même perfonne, & fait accroire encore que la pièce n'y eft point, ou qu'elle y eft, felon la manière de fecouer la boîte. Enfin, il fait trouver la pièce dans le foulier d'une perfonne, foit parce que cette perfonne eft d'intelligence avec lui, en lui fourniffant une pièce pareille, foit parce qu'il envoye quelqu'un la gliffer adroitement fur le plancher. Dans ce dernier cas, on la trouve tout fimplement par terre, & l'on fait accroire à la perfonne qu'elle l'a fait tomber en ôtant le pied de fon foulier.

CHAPITRE VIII.

L'Écriture cachée dans une Tabatière, d'où on la tire, fans la toucher, pour la faire trouver dans une Bougie.

ON demande une boîte à quelqu'un de la compagnie, d'où l'on ôte le tabac, & on prie une perfonne d'écrire une phrafe, à fon gré, fur un petit morceau de papier; on fait mettre cet écrit dans la boîte : bientôt après, on le fait tirer par une autre perfonne; on le fait réduire en cendres, & enfin, on le fait

trouver dans une bougie, au choix d'un des ſpectateurs.

Explication.

La boîte qu'on emprunte ne doit être ni d'or, ni d'argent, ni à charnière ; il faut tout ſimplement une boîte ronde de carton, dont l'intérieur ſoit noirâtre, & dont on puiſſe enlever le couvercle. Tandis que le ſpectateur écrit la phraſe qu'on vient de lui demander, on emporte le couvercle, comme par diſtraction, dans le cabinet voiſin ; on l'applique promptement ſur une feuille de plomb qu'on coupe avec des ciſeaux pour faire un double fond pareil à celui dont nous avons parlé, Chapitre VI ; on le met dans le couvercle avec un petit papier plié en quatre, caché par deſſous ; on revient ſur le théâtre, & l'on fait plier le papier qui vient d'être écrit, comme celui qu'on tient caché dans le couvercle ; on prie le ſpectateur de mettre ſon écriture dans la tabatière, on la couvre, & le double fond qui eſt dans le couvercle, tombant dans la boîte, cache l'écriture, pour ne laiſſer paroître que l'autre papier.

En prenant ce dernier pour le brûler, le ſpectateur prend le change, & laiſſe, ſans le ſavoir, ſon écriture dans la boîte. On le prie

alors de mettre ce faux papier dans un cornet, de le présenter à la flamme pour le brûler, & de le tenir auparavant à une certaine diſtance pour le faire chauffer lentement; cette dernière circonſtance n'eſt qu'un prétexte pour gagner du temps. Sur ces entrefaites, le faiſeur de tours emporte dans ſon cabinet la boîte avec l'écriture; il a une bougie préparée, dont un bout, pareil à ceux des cierges d'égliſe, a été percé d'un fer de figure conique : c'eſt dans ce cône creux qu'il met, à la hâte, l'écriture en queſtion; il remplit le vide avec un cône de cire, qu'il fait chauffer un inſtant pour le bien incorporer avec la bougie; il mêle cette bougie avec d'autres, & la fait choiſir de préférence, en employant la ruſe dont nous avons parlé, Chap. II.

Nota. 1°. Qu'on ſe ſert à peu près des mêmes moyens pour faire trouver l'écriture dans une orange; 2°, que, pour rendre ce tour plus étonnant, il faut le faire double, c'eſt-à-dire, qu'il faut employer en même temps deux tabatières & deux écrits, dont l'un ſoit fourni par une perſonne d'intelligence. Cette perſonne ayant fourni d'avance cinq ou ſix écrits pareils, on peut préparer cinq à ſix bougies, & en faire choiſir une en toute liberté. Cette circonſtance rend le tour preſque miraculeux aux yeux des plus clair-voyans. Si on eſt accuſé d'être d'in-

telligence, on prouve le contraire en disant, qu'on a fait le tour avec la tabatière d'un homme qu'on ne connoît point, & qu'on peut en faire autant vis-à-vis d'une personne quelconque. Si on est soupçonné d'avoir fait un double fond en emportant le couvercle, on répond qu'on a fait aussi le tour avec un autre couvercle, qu'on n'a point emporté; c'est par cette complication & par cette multiplicité de moyens qu'on déroute les esprits les plus pénétrans.

CHAPITRE IX.

Trois Canifs ayant été mis dans un Gobelet d'argent, l'un des trois saute par terre au commandement du Spectateur.

On demande trois canifs à différentes personnes de la compagnie ; on les met dans un gobelet, sur une table ; on fait remarquer que la table n'a aucune communication avec le gobelet, & que, dans ce dernier, il n'y a aucune préparation : cependant, à l'instant désiré, celui des canifs qu'un des spectateurs a choisi librement, saute par terre, & les autres restent immobiles.

EXPLICATION.

Quand on a posé le gobelet sur la table, on glisse au fond un petit écu attaché par le milieu à un petit fil de soie noire ; ce fil monte perpendiculairement jusqu'au plancher, & va aboutir aux mains du Compère : celui-ci tire le fil à l'instant désiré, & fait sauter adroitement le canif du milieu, qui est le seul appuyé sur le petit écu, les autres touchant immédiatement le fond du gobelet.

Nota. Si le spectateur, par malice ou par hasard, demandoit qu'on fît sauter un des autres canifs, on feroit semblant de ne pas entendre duquel des deux il vient de parler ; on toucheroit alors les deux canifs comme pour les montrer au doigt, & pour demander si c'est le premier ou le second ; on profiteroit du moment pour appuyer promptement sur le petit écu le seul canif désigné par le spectateur, & le tour réussiroit comme à l'ordinaire ; mais on a rarement besoin de cette ressource, parce qu'il conste par expérience, que la compagnie choisit presque toujours celui du milieu.

CHAPITRE X.

La Danse de l'Œuf.

On apporte trois œufs sur le théâtre ; on en met deux sur une table, & le troisième dans un chapeau ; on prie quelqu'un de prêter une petite canne ou une badine ; on fait voir qu'il n'y a sur cette canne aucune préparation ; on la pose en travers sur le chapeau : dans ce moment, le chapeau tombe par terre, l'œuf tient à la canne comme s'il étoit attaché avec de la glu. L'orchestre, alors, commence à jouer quelques pièces de musique, & l'œuf, comme s'il étoit sensible à l'harmonie, glisse en tournoyant d'un bout à l'autre de la canne, & ne cesse ses mouvemens, que lorsque la musique finit.

Explication.

L'œuf est attaché à un fil par une petite cheville qu'on y a fait entrer en long, & qui se trouve appuyée transversalement sur la surface intérieure de la coque. Le trou qu'on a fait pour introduire la cheville est bouché par un peu de cire blanche.

L'autre bout de fil tient à l'habit de celui qui fait le tour, à l'aide d'une épingle ployée en forme de crochet; la canne paſſant par deſſous le fil, tout près de l'œuf, lui ſert de point d'appui. Auſſi-tôt que la muſique commence, le faiſeur de tours pouſſe la canne, de gauche à droite, ou de droite à gauche; alors il ſemble, au premier abord, que l'œuf parcourt la canne dans ſa longueur, mais il n'en eſt rien: comme il eſt conſtamment attaché à ſon fil, ſon centre de gravité reſte toujours à la même diſtance du crochet qui le retient; c'eſt la canne, qui en gliſſant, préſente ſucceſſivement ſes divers points à la ſurface de l'œuf.

Nota. Pour produire l'illuſion, en faiſant accroire à la compagnie, que c'eſt l'œuf qui ſe porte lui-même vers les divers points de la canne, celui qui fait l'expérience, tourne un peu ſur ſes talons; par ce moyen, l'œuf, en même temps qu'il pirouète, reçoit effectivement un mouvement de tranſlation aux yeux du ſpectateur, quoiqu'il reſte toujours à la même diſtance du point où il eſt accroché.



CHAPITRE XI.

L'Oiſeau mort, & reſſuſcité.

CELUI des trois œufs, qu'on vient de faire danſer le long d'une canne, ayant été caſſé pour faire voir qu'il n'y avoit aucune préparation, on prend les deux autres, qu'on avoit laiſſés ſur la table; on en fait choiſir un à la compagnie, & on le caſſe pour en faire ſortir un ſerin vivant. On invite une Dame de la compagnie à prendre cet oiſeau entre ſes mains, & bientôt après il eſt mort. On le reprend enſuite pour le mettre un inſtant ſur une table & ſous un verre. Au bout de quelques minutes, on ôte le verre, & l'oiſeau s'envole.

EXPLICATION.

Il faut vider deux œufs, prendre la moitié de la coque de chacun, & rajuſter ces deux moitiés enſemble, à l'aide d'une petite bande de papier qu'il faut y coller en forme de zone ou d'équateur. Étant ainſi arrangées, elles repréſentent un œuf, & peuvent contenir un petit ſerin vivant, pourvu qu'on ait eu ſoin d'y faire

un petit trou avec une épingle, pour ne pas gêner ſa reſpiration.

Dans l'inſtant où l'on met cet oiſeau entre les mains de la perſonne qui veut l'accepter, on l'étouffe en le ſerrant fortement entre l'index & le pouce. Enſuite il faut le mettre ſous un verre, ſur la trappe dont nous avons parlé, Chapitre I, afin que le Compère puiſſe en ſubſtituer un vivant.

Nota. Pour ne pas manquer ce tour, lorſqu'on donne à choiſir un des œufs, il faut, s'il n'y a pas un ſerin dans chacun, mettre celui qui contient l'oiſeau du côté de la perſonne qui va faire le choix. Cette perſonne choiſira naturellement le plus proche, parce que, n'ayant encore aucune idée du tour qu'on va faire, elle n'a aucun intérêt, aucune raiſon de prendre le plus éloigné : toutefois, ſi elle choiſit ce dernier, le tour ne ſera pas manqué; on caſſera cet œuf, en diſant : *vous voyez, Madame, que c'eſt un œuf frais & naturel; il en ſeroit de même de l'autre, ſi vous l'aviez choiſi. Voulez-vous qu'il y ait dans le ſecond une ſouris, ou un ſerin?* Elle ſe décidera naturellement pour l'oiſeau; cependant, ſi elle demandoit la ſouris, il ſemble d'abord qu'on ſeroit attrapé; mais on pourra s'en tirer par une ſeconde ruſe. On fera la même queſtion à d'autres Dames; on recueillera les ſuffrages,

& la majorité ſe trouvera vraiſemblablement pour le ſerin; mais enfin, ſi la pluralité des voix étoit pour la ſouris, que feroit-on, puiſqu'on ne peut montrer qu'un oiſeau? Mon cher Lecteur, ſi après ce que nous avons dit, vous craignez encore de manquer ce tour; ſi votre génie ne vous fournit aucun moyen, ſervez-vous de celui-ci. Faites ſemblant de ne pas faire attention à ceux qui préfèrent le petit quadrupède, adreſſez-vous à une des perſonnes qui veulent un ſerin : demandez s'il le faut mort, ou vivant; &, pour être sûr de votre fait, tenez-vous prêt à l'étouffer, en cas de beſoin.

CHAPITRE XII.

La Tête d'or ſautant & danſant dans un Verre, pour répondre à diverſes queſtions.

POUR faire voir que cette tête eſt bien iſolée, on met quelques écus de ſix livres au fond du verre, & un couvercle par deſſus tout; cela n'empêche pas cette tête, qu'on dit être d'or maſſif, de ſauter dans le verre, pour répondre par nombres, & par *oui*, ou *non*, à quelques queſtions qu'on lui propoſe. Dans ce même temps, un paquet d'anneaux qu'on voit à côté,

dans un autre verre, fait les mêmes mouvemens, comme par ſympathie.

EXPLICATION.

A la première tête qu'on a fait voir à la compagnie, on en ſubſtitue une ſeconde, qu'on prend ſur la table où doit ſe faire l'opération. Cette ſeconde tête eſt attachée à un fil de ſoie, qui, paſſant à travers la table, va aboutir ſous le théâtre, entre les mains du Compère : ce fil, au lieu d'être appuyé ſur le bord du verre, où le couvercle l'empêcheroit de gliſſer, paſſe dans une petite fente, dont les bords & l'extrémité ſont bien liſſes & bien polis, afin qu'il puiſſe avoir un jeu facile ſans ſe caſſer.

Nota. Les écus qu'on met au fond du verre, ſous prétexte d'empêcher la communication entre la tête d'or, & les machines qu'on pourroit ſoupçonner dans la table, ne ſont point tout à fait inutiles ; car ils ſervent de leſt, & empêchent le verre de s'incliner, quand on tire le fil.



CHAPITRE XIII.

Les Anneaux enfilés dans un double Ruban.

DANS un grand nombre d'anneaux, fournis par la compagnie, on fait paſſer deux rubans, dont on donne enſuite les bouts à tenir à deux des ſpectateurs : bientôt après, ſans endommager les rubans, ſans faire paſſer les anneaux par aucun des bouts, on les dégage des rubans pour les rendre à ceux à qui ils appartiennent.

EXPLICATION.

Il y a un ſiècle qu'Ozanam a imprimé, dans ſes Récréations mathématiques, la manière de faire ce tour: il eſt connu des joueurs de gobelets, ſous le nom du *Chapelet de ma Grand-Mère*, parce qu'au lieu d'anneaux enfilés, ils employent de petites boulettes. Pour le faire avec ſuccès, voici comment il faut s'y prendre. Mettez d'abord en double un premier ruban, de manière que ſes deux extrémités ſe touchent: faites-en de même d'un ſecond, après quoi attachez les deux rubans enſemble par le milieu, avec un fil de la même couleur : ceci

étant préparé d'avance, quand vous voudrez faire le tour, donnez à un des ſpectateurs les deux bouts du premier ruban, & à un autre les deux bouts du ſecond; par ce moyen, leurs yeux ſeront trompés, chacun croira tenir dans ſa main les deux extrémités de deux rubans différens; mais il n'en ſera rien : car ſi, dans cette poſition, ils venoient à tirer bien fort pour caſſer le fil, les deux rubans ſe ſépareroient, & les anneaux tomberoient par terre. Pour éviter cet accident, & pour terminer avec ſuccès, il faut les prier de ſe rapprocher l'un de l'autre, demander à chacun un des bouts qu'ils tiennent, les entrelacer enſemble, comme pour commencer un nœud, & rendre enſuite à chacun d'eux, celui des bouts que l'autre tenoit auparavant; par ce moyen, chacun tient alors les deux extrémités de deux rubans différens. La ſupercherie ne peut bientôt plus être aperçue; les anneaux qui n'ont jamais été engagés dans le double ruban, ſont enlevés bien facilement, lorſqu'on caſſe le fil, & le ſpectateur qui les a cru bien enfilés, eſt étonné de voir qu'ils n'y ſont plus.



CHAPITRE XIV.

Les Cartes devinées les yeux bandés.

ON fait tirer fur le théâtre un paquet de cartes, par quelqu'un des premières loges; une femme vient dans ce moment à l'amphithéatre, fe fait bander les yeux, pour n'apercevoir aucun figne, & nomme toutes les cartes qu'on vient de tirer, fans fe tromper en aucune manière, fur leur valeur, leur couleur ou leur nombre.

EXPLICATION.

Les cartes font arrangées comme nous l'avons dit, Chap. I. Auffi-tôt que le faifeur de tours en a fait tirer un paquet, il fait fauter la coupe, pour faire paffer fous le jeu celle qui étoit immédiatement fur les cartes choifies; l'ayant regardée d'un clin d'œil, il en avertit fa femme; dans l'inftant même qu'il promet de prendre des précautions pour ne lui rien faire connoître, il dit qu'il ne parlera pas du tout, tandis que fa femme nommera les cartes, & que la perfonne qui les tient doit fe contenter de les montrer à la compagnie, fans ajouter

que c'eſt *une telle carte, ou une telle autre.* C'eſt dans cette dernière phraſe qu'il nomme adroitement la carte qui eſt deſſous; la femme qui l'entend, & qui ſait auſſi par cœur l'arrangement du jeu, nomme les cartes qui ſont à la ſuite; c'eſt-à-dire, par exemple, que ſi on lui fait entendre que la quinzième eſt deſſous, elle nomme la 16ème, la 17ème, &c. Auſſi-tôt qu'elle a nommé tout le paquet de cartes, le mari qui, pendant ce temps-là, n'avoit rien dit, rompt le ſilence, & prie la perſonne qui les avoit choiſies, de demander quelles ſont les autres qui reſtent à nommer; la femme eſt avertie par cette queſtion, qu'il ne reſte plus rien, & répond qu'il n'y en a plus.

Nota. Auſſi-tôt que le ſpectateur a tiré le paquet de cartes, il faut le prier de les bien mêler; ſans cette précaution, il s'apercevroit qu'on les lui demande dans le même ordre où elles ſe trouvent, & il concluroit, avec raiſon, que cet arrangement ſert à les faire connoître.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

La Lampe Sympathique.

ON met cette lampe ſur une table; on s'en éloigne pour ſouffler dans un tuyau, ſans diriger le vent vers l'endroit où elle ſe trouve, & cependant elle s'éteint auſſi-tôt, comme ſi on ſouffloit deſſus.

Explication.

Le chandelier qui porte cette lampe, a dans ſa patte un ſoufflet, dont le vent eſt porté vers la flamme par un petit tuyau. Le Compère, en remuant les baſcules cachées ſous le tapis, fait jouer le ſoufflet pour éteindre la lampe à l'inſtant convenable.

Nota. On pourroit faire cette expérience ſans mettre un ſoufflet dans la patte du chandelier; il ſuffiroit d'y mettre un petit mécaniſme qui feroit noyer la mèche dans l'huile, quand on agiteroit les baſcules cachées dans la table; mais ce dernier moyen doit être rejeté, parce que la mèche ſe trouvant imbibée d'huile, on

n'auroit pas la facilité de la rallumer promptement, pour répéter l'expérience, en cas de besoin.

CHAPITRE XVI.

Le Petit Chasseur.

C'est une figure de la hauteur du petit Turc, dont nous avons parlé, Chapitre I. Elle tient un arc dans ses mains, avec une flèche qui part à l'instant choisi par la compagnie, pour se porter sur un carton placé vis à vis, au haut d'une colonne. Ce carton est divisé en plusieurs cercles numérotés, & la flèche se fixe toujours au numéro qu'un des spectateurs a choisi.

Explication.

L'action du ressort qui pousse la flèche, est retenue, pour un moment, par une cheville que le Compère éloigne à volonté en remuant les bascules cachées dans la table. Lorsqu'on pousse cette cheville, la flèche se porte rapidement vers le carton, comme le chien d'un pistolet se porte vers la batterie, lorsqu'avec l'index on pousse la détente.

En posant l'automate sur la table, il faut le placer de manière que la flèche soit dirigée vers un des cercles numérotés du carton; ce qui sera d'autant plus facile, que ce carton sera moins éloigné. Pour faire choisir le numéro vers lequel on a pointé la flèche, il faut présenter à un des spectateurs des cartes numérotées, & lui faire choisir adroitement le nombre en question; ce qui dépend d'une adresse particulière, qu'il n'est guère possible de peindre par des mots. Cependant on peut dire en général, qu'elle consiste, 1°, à mettre par dessous le jeu, la carte qu'on veut faire choisir; 2°, à la tenir toujours à la même place, quoiqu'on mêle, ou qu'on fasse semblant de mêler pour faire croire qu'on n'a aucune carte en vue; 3°, à faire sauter la coupe, pour faire passer cette carte dans le milieu, à l'instant où l'on présente le jeu; 4°, à faire passer plusieurs cartes devant les mains du spectateur pour lui faire croire qu'il peut choisir indifféremment; 5°, à faire passer ces mêmes cartes avec assez de rapidité, pour qu'il n'en puisse saisir aucune; 6°, enfin, à lui glisser adroitement dans sa main la carte qu'on veut faire prendre dans l'instant même où, pour le tromper, on le prie gracieusement de prendre celle qu'il voudra.

CHAPITRE XVII.

La Balle jetée dans la petite maiſon à trois portes, & ſortant par l'une des trois à volonté.

Explication.

Un tuyau incliné, dans lequel la balle roule en deſcendant, a dans ſa partie inférieure, à des hauteurs différentes, deux trous qui ſe ferment par des ſoupapes, & que le Compère peut ouvrir par le jeu des baſcules. Ces deux trous forment l'ouverture & l'extrémité de deux autres tuyaux qui vont aboutir, l'un à droite, l'autre à gauche, à deux portes différentes; le premier tuyau répond à la porte du milieu.

Si l'on exige que la balle ſorte par la porte qui eſt à droite, le Compère pouſſe une baſcule pour ouvrir la première ſoupape, que la balle doit rencontrer en deſcendant; cette ſoupape étant ouverte, la balle ne peut paſſer dans cet endroit ſans tomber, par ſa propre gravité, dans le ſecond tuyau, qui la conduit à la porte qui eſt à droite.

Si l'on demande que la balle paſſe par la porte

Fig. 17.



En présence d'un peuple Idolâtre et Sauvage on fait paroître en l'air trois figures représentant 3. Divinités qui descendent à terre et remontent au Commandement d'un home sans que personne y touche. Cette expérience est démontrée utile, facile et palpable par la lecture de la Section 3. Chap. 3.

Delectat nos occultarum indagatio rerum.

Bernôt fe.

qui eſt à gauche, le Compère, à l'aide d'une autre baſcule, ouvre la ſeconde ſoupape, & la balle paſſant alors ſur la première qui eſt fermée, tombe néceſſairement dans le troiſième tuyau, qui la conduit à la porte demandée; enfin, ſi l'on exige que la balle ſorte par le milieu, le Compère n'a rien à faire, parce que la balle y aboutit directement, en ſuivant toujours le premier tuyau, ſans pouvoir tomber dans les deux autres.

CHAPITRE XVIII.

Théophrastus-Paracelsus, ou le Pigeon tué d'un coup d'Épée donné à ſon Ombre ou à ſon Image.

ON donne à ce tour le nom de *Théophraſtus-Paracelſus*, parce qu'on prétend qu'un homme de ce nom tua ſon frère en donnant un coup de poignard à ſon portrait. Cette anecdote, qui, ſans doute, n'eſt point rapportée par les Hiſtoriens contemporains, & moins encore par des témoins oculaires, doit être regardée, ſans contredit, comme apocryphe. Quoi qu'il en ſoit de cette idée, le tour dont il s'agit, conſiſte à

attacher le cou d'un pigeon à un double ruban ou à un cuir bien tendu & ſoutenu par deux colonnes, & à décapiter cet animal ſans le toucher, dans l'inſtant où l'on donne un coup d'épée à un pigeon peint ſur un carton, ou à l'ombre d'un pigeon.

EXPLICATION.

Les deux rubans, ou le cuir auquel on attache le pigeon, cache une petite lame d'acier bien tranchante, dentelée ainſi qu'une faucille; cette lame eſt attachée à un cordon de ſoie, qui, paſſant entre les deux rubans, & dans l'une des colonnes, va aboutir entre les mains du Compère.

Le cou du pigeon doit être aſſujetti par des cordons, ou à une eſpèce d'anneau de ſoie, pour qu'il ne puiſſe ni avancer ni reculer. Une ſeule lumière eſt placée devant le pigeon, de façon que ſon ombre paroît ſur une ſerviette tendue à 12 ou 15 pouces derrière lui. Si c'eſt en plein jour, alors c'eſt un pigeon peint ſur un carton, qui eſt attaché à la ſerviette. Une aſſiette blanche eſt deſſous le pigeon aſſujetti au cordon de cuir qui doit avoir deux travers de doigts de largeur. Le pigeon eſt élevé à deux pieds & demi au deſſus de la table. Celui qui

fait le tour, pique d'abord avec une épée ou un petit poignard, l'ombre du pigeon ou ſa repréſentation. Le compère qui voit le mouvement du joueur, bleſſe en ce moment le pigeon qui ſe débat, juſqu'à ce que le corps tombe ſur l'aſſiette. Un coup de pied qui ſert de ſignal, avertit le Compère qu'il ne lui reſte plus qu'à trancher la tête du pigeon, attendu que celui qui fait le tour, imite les mêmes mouvemens d'un homme qui voudroit couper le cou à un pigeon.

CHAPITRE XIX.

Le Bouquet Magique, qui s'épanouit au commandement.

EXPLICATION.

LES branches de ce bouquet peuvent être de papier roulé, de fer-blanc, ou de toute autre matière, pourvu qu'elles ſoient creuſes & vides. Il faut, 1°, les percer dans différens points, pour y appliquer de petites maſſes de cire, repréſentant des fleurs & des fruits ; 2°, envelopper cette cire de taffetas gommé, ou d'une

peau bien fine; 3°, coller proprement ces enveloppes aux branches, de manière qu'elles ſemblent en faire partie, ou qu'elles paroiſſent en être une prolongation; 4°, leur donner la couleur des fleurs & des fruits qu'elles repréſentent; 5°, faire chauffer la cire pour la fondre, & la faire couler dans les branches par la queue du bouquet.

Après cette préparation, ſi on pompe l'air par la queue du bouquet, les enveloppes doivent ſe rider, ſe flétrir, comme une veſſie qu'on vient de crèver; ſi on y ſouffle, au contraire, le vent qui ſe porte dans les ramifications des branches, enfle les enveloppes comme de petits ballons aéroſtatiques, & leur donne par là leur première forme.

Pour faire ce tour, il faut commencer par tordre & preſſer légèrement toutes ces enveloppes, & les rendre preſque inviſibles, en les faiſant entrer dans les branches du bouquet; enſuite, il faut poſer le bouquet ſur une eſpèce de bouteille qui contient un petit ſoufflet, & dont le fond mobile, mis en mouvement par les baſcules de la table, puiſſe enfler ces enveloppes à l'inſtant déſiré.

Nota. 1°. Qu'il ſeroit facile de mettre dans la bouteille un ſecond ſoufflet, qui, en pompant l'air donné par le premier, feroit diſparoître

les fleurs & les fruits. 2°. Qu'on a donné à ce tour le nom de *Palingénésie*, mot dérivé du grec, qui exprime une seconde génération, parce qu'il consiste à créer, pour ainsi dire, de nouveaux êtres aux yeux du spectateur.

3°. Qu'il y a plusieurs autres moyens de faire ce tour; mais nous croyons qu'il suffit de donner ici le plus simple, le plus certain, & le plus frappant.

CHAPITRE XX.

L'Anneau dans un Pistolet, qui se trouve ensuite au bec d'une Tourterelle, dans une Boîte qu'on avoit auparavant visitée & cachetée.

On prie quelqu'un de mettre son anneau dans un pistolet, qu'on fait charger par un des spectateurs. On fait voir à la compagnie une cassette vide, qu'on fait fermer par une troisième personne, qui l'attache avec un ruban, & y pose son cachet. Cette cassette est mise ensuite sur une table, que la compagnie ne perd point de vue. Cependant, après avoir tiré le coup de pistolet, quand on ouvre cette boîte,

on y voit une tourterelle qui tient à ſon bec le même anneau qu'on avoit réellement mis dans l'arme à feu.

EXPLICATION.

Sous prétexte de montrer à manier le piſtolet, on le prend pour eſcamoter l'Anneau, comme le Clou dont nous avons parlé au Chapitre V. On le porte au Compère, qui le met auſſi-tôt au bec d'une tourterelle apprivoiſée, & qui, en allongeant ſon bras dans l'intérieur de la table, près d'une cloiſon, pour ouvrir la trappe, dont nous avons parlé, Chap. II, porte cet Oiſeau juſque dans la caſſette, dont le fond s'ouvre à ſecret; le ruban cacheté, qui entoure cette boîte, ne peut empêcher de l'ouvrir, parce que l'ouverture ne ſe fait que dans la moitié du fond de la boîte, & qu'on a eu bien ſoin de ne pas faire avec le ruban un ſecond tour, qui, croiſant le premier, s'oppoſeroit à l'introduction de la tourterelle.

Nous ne donnerons pas ici les moyens de faire un boîte pareille; 1°, parce qu'il faudroit de très-longs diſcours pour expliquer obſcurément un effet ſimple d'un bouton, d'une couliſſe ou d'une rainure; 2°, parce qu'il n'y a pas de Menuiſier, d'Ébéniſte ou de Tablettier, tant

ſoit peu intelligent, qui n'invente ou qui ne connoiſſe pluſieurs ſecrets de cette eſpèce. Ceux qui voudront exécuter ce tour, pourront donc conſulter là deſſus le même ouvrier, qui ſera chargé de conſtruire la boîte.

Nota. Pour rendre ce tour plus incompréhenſible à ceux qui ſoupçonneroient qu'on a eſcamoté l'anneau, il faut le faire de deux manières : c'eſt-à-dire que, dans le même inſtant qu'on employe le procédé que nous venons d'indiquer, il faut faire charger, par quelqu'un de la compagnie, un ſecond piſtolet, dont on démonte auparavant toutes les pièces pour prouver qu'il n'y a dans le canon aucune ouverture, par où l'on puiſſe eſcamoter l'anneau. On ne peut mettre dans ce ſecond piſtolet, qu'un anneau fourni par quelqu'un de connivence, après en avoir mis un pareil entre les mains du Compère, pour le mettre au bec de la tourterelle.



CHAPITRE XXI.

Le Coffre qui s'ouvre à volonté.

EXPLICATION.

IL y a dans ce coffre une poupée, dont la carcaſſe eſt un reſſort *à boudin*; c'eſt-à-dire, un fil d'archal ployé en ſpirale; par ce moyen, la petite figure, quoique plus haute que le coffre, peut s'y tenir de bout quand on le ferme, parce que ſon corps ſe reſſerre & ſe raccourcit au beſoin. Le coffre eſt appuyé ſur les baſcules, qui communiquent leurs mouvemens au pêne de la ſerrure. Auſſi-tôt que la gâche en eſt dégagée, le reſſort dont nous venons de parler, ne trouvant plus d'autre réſiſtance que le poids du couvercle, le force facilement à ſe lever.



CHAPITRE XXII.

La Carte qui ſaute en l'air, en ſortant du jeu, ſans qu'on la touche.

On fait tirer une carte, qu'on mêle enſuite avec les autres; on met le jeu dans une eſpèce de cuiller carrée, qu'on place de bout ſur une bouteille qui lui ſert de piédeſtal, &, à l'inſtant déſiré par la compagnie, la carte choiſie ſaute en l'air.

Explication.

Il faut d'abord faire prendre une carte forcée, par le moyen décrit, Chapitre XVI; poſer enſuite le jeu dans la cuiller de manière que la carte choiſie ſoit appuyée ſur une épingle ployée en forme de crochet. Cette épingle doit être attachée à un fil, qui, montant dans le jeu entre les cartes, s'appuye ſur le bout ſupérieur de la cuiller, & deſcende enſuite ſous le théâtre, à travers la table. Dans cette diſpoſition, le Compère ne peut tirer le fil ſans faire monter la carte & le crochet, parce que le fil coule ſur le bord émouſſé de la cuiller,

avec presque aussi peu de frottement que s'il y avoit une petite poulie.

Si l'on veut placer les cartes dans la cuiller, avec assez de promptitude pour que le spectateur n'aperçoive aucun préparatif, il ne faut pas y mettre celles qu'on a montrées d'abord à la compagnie : il faut, au contraire, les laisser adroitement sur la table, pour y prendre un second jeu, dans lequel la carte choisie, le fil & le crochet ont été arangés d'avance.

Nota. On peut faire sauter successivement plusieurs cartes, pourvu qu'il y ait plusieurs petits crochets attachés au même fil, à une certaine distance l'un de l'autre.

Il est un moyen de faire ce tour d'une manière plus subtile, qui peut dérouter les plus grands connoisseurs, puisqu'on prie les personnes de s'approcher pour leur faire voir évidemment qu'il n'y a ni fil ni crochet; mais, comme nous n'avons pas découvert ce moyen, & qu'il nous a été confié par l'inventeur, sous le sceau du secret, nous serions dépositaires infidelle, & nous manquerions surement aux lois de l'honneur, si nous lui donnions ici la publicité.

CHAPITRE XXIII.

La Montre pilée dans un mortier.

ON prie quelqu'un de la compagnie de prêter une montre, & on la met auſſi-tôt dans un mortier : quelques momens après, on la fait briſer à coups de pilon par une autre perſonne; on en fait voir les rouages, la fuſée, le reſſort & le barillet briſés & fracaſſés; & enfin, après quelques minutes on rend la montre toute entière à ſon propriétaire, qui la reconnoît.

Explication.

Après tout ce que nous avons dit, il eſt facile de voir qu'il faut mettre le mortier près de la trappe dont nous avons parlé, Chap. II, & le couvrir d'une ſerviette, pour que le Compère puiſſe, ſans être aperçu, y ſubſtituer une autre montre.

Si on veut réuſſir à produire l'illuſion dans ce cas-ci, il faut avoir ſoin de faire mettre dans le mortier une ſeconde montre, dont les aiguilles, les breloques & la boîte reſſemblent

un peu à celles de la première; ce qui n'eſt pas abſolument bien difficile, ſoit parce qu'on peut être d'intelligence avec celui qui prête ce bijou pour un inſtant, ſoit parce qu'on peut s'adreſſer tout ſimplement à quelqu'un qu'on a eu occaſion de voir ailleurs, & dont on a bien examiné la montre quelques jours auparavant, pour s'en procurer une à peu près pareille.

Après avoir remis tous les morceaux dans le mortier, il faut les couvrir une ſeconde fois d'une ſerviette, & amuſer un inſtant la Compagnie, par quelques rébus, ou par quelques tours nouveaux, pour donner au Compère le temps de ramaſſer tous ſes débris, & de remettre la première montre dans le mortier.

Notre premier projet étoit de terminer ici ce petit ouvrage; mais la Baguette Divinatoire, l'Automate joueur d'Échecs, & quelques autres pièces mécaniques, ayant amuſé pendant quelque temps les curieux de la capitale, nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs, en ajoutant ici les deux Chapitres ſuivans.



CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

La Baguette Divinatoire.

ON préſente à la Compagnie une douzaine de boîtes, & l'on prie quelqu'un de mettre ſecrettement dans une un écu de ſix livres. On fait mettre ſucceſſivement ces boîtes ſur une table; enſuite, ſans les ouvrir & ſans les toucher, on porte ſur chacune en particulier une baguette, qu'on ſoutient ſur les deux index, &, quand on arrive à celle qui contient l'écu, la baguette ſe met à tourner rapidement; ce qui fait croire à pluſieurs perſonnes, que des émanations métalliques ſont la cauſe de cette rotation.

EXPLICATION.

Chaque boîte doit avoir dans l'intérieur un double fond mobile, tant ſoit peu éloigné du premier par l'action d'un foible reſſort.

Ce double fond preſſe le reſſort, en deſcendant d'une demi-ligne, quand il eſt chargé du poids de l'écu, & par ce petit mouvement, il fait paroître au dehors un très-petit clou qui

étoit auparavant imperceptible; c'eſt à l'apparition de ce clou qu'on reconnoît la préſence de l'écu dans la boîte.

Maintenant, pour enſeigner à faire tourner la bagúette, ſoit dans le tour dont nous venons de parler, ſoit dans la prétendue découverte des eaux ſouterraines, nous allons donner le moyen de faire ſoi-même, ou de faire faire par un automate, les expériences faites par ceux qui ſe flattent d'avoir la propriété excluſive de découvrir les ſources.

1°. Ayez une baguette d'oſier, de coudrier, ou de toute autre matière, pourvu qu'elle ſoit d'une groſſeur uniforme, un peu flexible, bien ronde & bien polie.

2°. Qu'elle ait deux pieds de longueur, & ployez-la, en lui donnant la courbure d'un cercle qui auroit deux pieds de rayon.

3°. Pour la rendre plus peſante, & par conſéquent plus propre au mouvement de rotation, adaptez-y trois viroles de métal, une dans le milieu, les deux autres à chaque extrémité.

4°. Appuyez-la ſur vos deux index, ſitués horizontalement, de manière que les deux points d'appui ſoient près des extrémités de la baguette: vous verrez alors que le milieu ſera au deſſous du niveau des deux bouts; mais, en rapprochant lentement vos deux index l'un de l'autre,

vous verrez le milieu de la baguette s'élever peu à peu, & les deux bouts feront la culbute: alors, si vous remettez les deux mains dans la même position & à la même distance qu'auparavant, la baguette reprendra sa première situation.

5°. C'est par ce rapprochement & par cet écartement successif de vos mains, que vous pourrez acquérir la facilité de la faire tourner avec adresse, tâchant toujours de donner à vos mains le moindre mouvement possible.

6°. Pour diminuer ce mouvement de vos mains, il faut éviter les frottemens, en donnant à la baguette très-peu de diamètre, & en l'appuyant sur la partie de vos doigts qui présente le moins de surface.

7°. Le mouvement de vos mains peut devenir tout à fait insensible, si, au lieu d'appuyer la baguette sur vos doigts, vous la portez sur deux fils d'archal, un peu arqués, que vous tiendrez à votre main. Ces deux fils d'archal étant bien ronds & bien polis, les points d'appui deviendront infiniment petits, & les frottemens seront presque nuls.

8°. Ayant pris l'habitude de faire tourner la baguette par la vibration de vos mains, si quelqu'un s'aperçoit de votre mouvement quand vous ferez des tours, & si on s'avise de vous

en faire le reproche, dites comme les *fourciers*, que ce font les émanations métalliques, ou les vapeurs des eaux fouterraines, qui, en faifant tourner la baguette, vous donnent en même temps la fièvre.

9°. Quand on vous propofera de découvrir de l'eau dans quelque campagne, faites hardiment tourner la baguette dans tous les endroits où vous trouverez du gazon frais en temps de féchereffe, parce que ce font réellement alors les vapeurs des eaux fouterraines qui entretiennent ce gazon dans fa fraîcheur.

10°. Quand ce moyen vous manquera, choififfez toujours de préférence, l'endroit le plus profond d'une vallée, & faites-y tourner la baguette, en affurant qu'il y a de l'eau, parce que c'eft là que fe trouve le dépôt de toutes les pluies, que les montagnes voifines ont abforbées.

11°. Vous pouvez faire tourner la baguette dans d'autres endroits, en affignant à peu près le dégré de profondeur où on peut trouver des eaux; il y en a prefque par-tout; elles circulent dans la terre, comme le fang dans nos veines.

Cependant, fi quelquefois il vous arrive de vous tromper, dites que, dans ce cas particulier, un courant d'air humide ou de matière électrique a produit fur vous le même effet que les vapeurs.

12°. Si, pour vous éprouver, on vous con-

duit ſucceſſivement ſur les différentes branches d'un aqueduc, dont vous ne connoiſſez point la direction, faites-vous accompagner par un homme qui ait le plan de l'aqueduc, & qu'il vous faſſe un petit ſigne, quand vous en aurez beſoin, pour indiquer chaque branche en particulier.

13°. Si on vous bande les yeux, pour que vous ne puiſſiez pas apercevoir ces ſignes, un ſeul mot, ou même un ſilence affecté de la part de votre Compère, doivent vous ſuffire, pour vous faire ſavoir le oui ou le non.

14°. Que votre Compère vous faſſe quelquefois ſigne en gliſſant du pied, ou en ouvrant une tabatière, & qu'il affecte ingénieuſement de prendre parti contre vous, afin qu'on le ſoupçonne moins d'être votre ami.

15°. Il eſt plus difficile qu'il ne paroît d'abord, de faire tourner la baguette par un automate. Les mouvemens ſpontanés d'un homme adroit, peuvent ſuppléer à chaque inſtant aux changemens que le haſard produit dans la poſition de la baguette, qui, ſe portant de droite à gauche, ou de gauche à droite, tomberoit bientôt, ſi on n'y remédioit, en la ramenant à chaque inſtant à ſa vraie poſition ; mais les mouvemens d'un automateé tant néceſſairement uniformes ou aveuglément variés, ne peuvent remédier, ſelon le beſoin, à ces variations fortuites.

Nous allons applanir cette difficulté en faveur de ceux qui voudroient faire tourner la baguette par une poupée, dont les mains recevroient un petit mouvement de vibration, par un mouvement d'horlogerie.

16°. Faites une baguette arquée comme la précédente; mais, au lieu d'être cylindrique, quand elle est redressée, que ce soit un parallélipipède rectangle, & qu'aux deux endroits qui doivent toucher le point d'appui, elle soit arrondie & d'un moindre diamètre. En l'appuyant alors sur deux fils d'archal que tiendra le mannequin, elle ne pourra plus s'écarter à droite ni à gauche, & les mouvemens uniformes de l'automate pourront continuer de la faire tourner.

17°. La baguette étant ainsi construite, si on rapproche un peu du milieu les deux viroles qui sont aux deux extrémités, sans que personne s'en aperçoive, le centre de gravité se trouvera changé, & personne ne pourra la faire tourner, en la soutenant vers les deux points où elle est arrondie. On ne pourra pas non plus la faire tourner en l'appuyant dans ses autres points, parce qu'étant carrée, par-tout ailleurs, les frottemens seroient trop grands, & la vibration des mains trop visible.

18°. Pour faire tourner la baguette entre les

mains d'une poupée, lorſqu'on la porte ſur les différentes branches d'un aqueduc, ou lorſqu'on lui préſente de l'eau ou de l'argent, ayez dans votre poche un aimant caché, qui puiſſe à volonté faire lever une détente de fer, & mettre en jeu le mouvement d'horlogerie qui doit produire dans l'automate la vibration de ſes mains.

19°. Pour produire un effet ſemblable ſans mouvement d'horlogerie, mettez au pied de la poupée un baſſin, que vous remplirez d'eau; alors, à l'aide de quelques leviers cachés dans le corps de l'automate, l'eau qui s'écoulera pourra produire dans ſes mains la vibration néceſſaire.

20°. Pour faire un mannequin qui faſſe continuellement tourner la baguette, ayez ſur le toit de votre maiſon un grand baſſin, où la pluie entretienne toujours une certaine quantité d'eau; adaptez-y un tuyau, qui puiſſe à chaque inſtant en faire couler quelques gouttes aux pieds de l'automate, & par ce moyen, vous aurez dans votre baguette une eſpèce de mouvement perpétuel : nous diſons une eſpèce, parce que nous ne prétendons pas ſurement avoir réſolu le fameux problème de mécanique, dont quelques demi-ſavans s'occupent en vain, & que les vrais ſavans ont, dit-on, abandonné.

21°. Enfin, pour varier ce tour, on peut faire tourner la baguette, en la tenant inclinée à l'angle de 45 dégrés; mais nous n'en donnerons pas ici le moyen, parce que nous ne prétendons pas faire un traité complet de la Baguette divinatoire.

Nota. Il eſt facile de découvrir maintenant l'origine de l'erreur populaire ſur la Baguette, & de voir comment un ſimple tour de paſſe-paſſe a pu en impoſer à tant de monde, depuis le douzième ſiècle juſqu'à nos jours; l'impoſture, l'ignorance & la crédulité, ſont les cauſes ſecondaires d'une pareille erreur; mais la principale cauſe eſt celle-ci, ſi je ne me trompe: la vibration des mains eſt un mouvement lent & inſenſible, & ſe fait en ligne droite. Le mouvement de la baguette eſt, au contraire, très-viſible, & en même temps rapide & circulaire: il paroît impoſſible, au premier abord, que le ſecond mouvement ſoit un effet du premier. Or, nous avons dit ailleurs, que, lorſque des phénomènes viſibles & frappans dépendent d'une cauſe inſenſible & inconnue, l'eſprit humain, toujours porté au merveilleux, attribue naturellement ces effets à une cauſe chimérique. Voilà ce qui a fait croire que les vapeurs ſouterraines produiſoient dans la baguette ſon mouvement de rotation. L'erreur ayant une fois jeté de

profondes racines sur les esprits foibles, ils sont devenus entièrement sourds à la voix de la raison; &, dans un siècle éclairé, nous avons vu le préjugé se répandre tous les jours de plus en plus, par l'industrie de gens intéressés à sa propagation.

CHAPITRE XXV.

Divers Tours anciens & nouveaux, extraits d'un ouvrage qui n'est point encore imprimé.

Nota. Ce manuscrit, du même Auteur, est intitulé: *Voyages & Aventures de deux Savans*, avec des réflexions sur les préjugés populaires, sur les merveilles de la Nature, & les prodiges de l'Art; par un Dialecticien.

Avec cette Épigraphe:

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

HOR. *de Art. Poet.*

L'Auteur, qui raconte l'histoire, & M. Hill, son compagnon de voyage, après avoir essuyé un naufrage, & plusieurs autres malheurs, arrivent enfin à l'île Bourbon, où ils sont accueillis par un Négociant Hollandois, nommé Van Estin. Celui-ci, après avoir montré aux deux voyageurs une riche bibliothèque, les introduit dans un cabinet d'Histoire naturelle, où

les productions des trois règnes font claffées dans un ordre nouveau & très-fingulier ; ils y agitent des queftions fur les infectes microfcopiques, fur les générations équivoques, fur la variation des animaux, & la multiplication de leurs efpèces, par les différences du climat & des alimens, ou par le croifement des races, enfin, ils vont à une maifon de campagne, où des objets nouveaux font offerts à leur curiofité, comme il paroît par la relation fuivante.

SECTION PREMIÈRE.

Orgue jouant de lui-même, Serpens artificiels, Oifeaux mécaniques, Automates joueurs d'Échecs.

LE lendemain de notre arrivée à la campagne, M. Van Eftin nous fit voir fon cabinet de machines; nous entrâmes dans une falle bien éclairée par de grandes fenêtres, pratiquées dans le dôme qui la couvroit. Voici, dit M. Van Eftin, tout ce que j'ai pu raffembler de plus piquant & de plus curieux en mécanique ; cependant nous n'apercevions de tous côtés que des tapifferies fur lefquelles étoient repréfentées des machines utiles, telles que des horloges, des pompes afpirantes ou foulantes, des pompes à feu, des cabeftans, des preffoirs, des moulins à vent, des vis d'Archimède.

Toutes ces pièces ont aſſurément beaucoup de valeur, dit en riant M. Hill; elles peuvent récréer un inſtant la vue; mais il paroît qu'elles ne produiront jamais de grands effets par leur mouvement, & qu'elles prouvent plutôt ici l'art du peintre que du mécanicien.

M. Van Eſtin répondit par un coup de ſifflet : auſſi-tôt les quatre tapiſſeries ſe lèvent & diſparoiſſent, la ſalle s'agrandit, & nos yeux éblouis, voyent ce que l'induſtrie humaine a inventé de plus étonnant; d'un côté, nous voyons des ſerpens qui rampent, des fleurs qui s'épanouiſſent, des oiſeaux qui chantent; de l'autre, ce ſont des cygnes qui nagent, des canards qui mangent & qui digèrent, des orgues jouant d'elles-mêmes, des automates jouant du clavecin.

M. Van Eſtin donna un ſecond coup de ſifflet, & tous les mouvemens furent ſuſpendus: il vaut mieux, dit-il, que je vous faſſe voir quelques machines en particulier; car, vouloir tout obſerver dans le même inſtant, ce ſeroit le moyen de ne rien voir. Donnez, ajouta-t-il, toute votre attention à cet orgue, auſſi grand, beaucoup plus parfait, & plus harmonieux que ceux qu'on voit ordinairement dans les égliſes. Auſſi-tôt nous entendons une muſique militaire, où dominent les hautbois, les tymbales &

les trompettes. Bientôt après, nous entendons trois voix humaines, auxquelles ſuccèdent des cors-de-chaſſe, enſuite des airs de flûte, de fifre & de flageolet. Sur la fin, un grand nombre de ces inſtrumens jouant enſemble, formèrent un orcheſtre complet; dans le même inſtant, on voyoit, à droite & à gauche, les portraits d'Archimède & de Rameau tout rayonnans de gloire : des flots de lumière ſembloient ſortir de leur tête.

Savez-vous, nous dit M. Van Eſtin, pourquoi, dans ce concert, il y a plus de préciſion dans la meſure, que dans les concerts ordinaires, exécutés par des muſiciens ? c'eſt que ces inſtrumens réſonnent par une ſeule & même cauſe qui les anime. Derrière les tuyaux de montre, eſt un cylindre énorme, garni, comme celui d'une ſerinette, de clous, qui paſſant ſucceſſivement ſur le clavier, font baiſſer à chaque inſtant un certain nombre de touches plus ou moins grand, ſuivant le beſoin, & produiſent ſur elles le même effet que les doigts d'un habile organiſte. Le cylindre tourne toujours uniformément, parce qu'il eſt adapté à un gros tournebroche, dont les rouages parfaitement réguliers, ſont mis en mouvement par l'action toujours égale d'un poids de 800 livres. Deux roues de ce même tournebroche ſont

employées à ouvrir, ou à fermer des regiſtres, tandis que deux autres font aller les ſoufflets.

Quant à la lumière qui paroît ſortir des portraits d'Archimède & de Rameau, c'eſt une illuſion; de petits morceaux de verre cylindrique, ſur leſquels ſont marqués des pas-de-vis, ſont appuyés, d'un côté, ſur un petit cercle, qui ſert de cadre au portrait, & de l'autre côté, ils vont aboutir, comme vous voyez, en divergeant, à un autre grand cercle concentrique, ſemblables en cela, aux rais d'une roue qui divergent en allant du moyeu à la jante. Ces petits cylindres de verre ont à leurs extrémités des pivots ſur leſquels ils peuvent pirouetter, &, dans la partie qui touche au petit cercle, ils portent chacun un petit pignon de ſix ailes: une ſeule roue dentée à couronne engrainant dans tous ces pignons, fait mouvoir dans le même inſtant tous les morceaux de verre, qui, tournés en vis comme des colonnes torſes, ne peuvent rouler ſur leurs pivots, ſans que leur partie la plus lumineuſe change à tout inſtant de poſition, reſpectivement aux yeux du ſpectateur. C'eſt pour cela que la lumière ſemble les parcourir, en allant du petit cercle au grand, ou du grand au petit, ſelon que la roue tourne de droite à gauche, ou de gauche à droite.

Cette explication ne peut que paroître obſcure à

beaucoup de perſonnes, tant à cauſe de ſa briéveté, que par les mots techniques qu'on y employe; mais, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il n'eſt guère poſſible d'en donner une plus claire. Telle qu'elle eſt, nous la croyons bonne pour les vrais mécaniciens, qui doivent nous entendre à demi-mot; les autres lecteurs doivent ſe contenter, dans ce cas-ci, comme dans pluſieurs autres dont nous allons parler, d'entrevoir à peu près la poſſibilité de la choſe dont il s'agit.

Un inſtant après, nous vîmes un canard, nageant & barbottant dans un vaſe au milieu duquel étoit un arbre chargé de feuilles & de fruits. Un ſerpent ſortant du vaſe, rampoit autour du tronc, pour monter en ligne ſpirale juſqu'aux branches, où il ſe cachoit dans les feuilles; il étoit ſuivi d'un ſecond, d'un troiſième, & de pluſieurs autres qui parcouroient toujours le même eſpace, & ſe cachoient tous dans le même lieu. Ne croyez pas, dit M. Van Eſtin, que les ſerpens ſoient en grand nombre dans le fond du vaſe, il n'y en a que deux en tout: tandis que l'un monte au dehors, l'autre deſcend dans le tronc, & c'eſt ainſi qu'ils paroiſſent tour à tour, pour repréſenter à vos yeux une vipérière inépuiſable.

Dans une cage voiſine, étoient deux ſerins, dont l'un chantoit la fanfare de St.-Cloud, tan-

dis que l'autre faifoit l'accompagnement : on les auroit pris facilement pour des oifeaux naturels, s'ils avoient été couverts de plumes; mais l'artifte, qui, fur ce point, n'avoit pas voulu faire illufion, avoit formé leur corps avec des coquillages, & leurs yeux avec des pierres précieufes; ce qui fit croire à M. Hill, qu'une ferinette cachée dans le fond de la cage chantoit pour eux, & que le mouvement d'horlogerie qui la faifoit jouer, remuoit en même temps leur bec & leurs ailes, par le moyen de quelques fils d'archal cachés dans leurs pieds.

Telles étoient les idées de M. Hill, lorfque les deux ferins quittèrent la baguette fur laquelle ils étoient perchés, pour fauter fur une autre, & lui prouvèrent par là, qu'ils étoient parfaitement détachés du fond de la cage, & que, par conféquent, ils ne pouvoient fe remuer, que par des refforts cachés dans leur propre corps. Cependant la petiteffe extrème de leur taille, la variété & la multitude de leurs mouvemens, qui ne pouvoient être produits que par une caufe fort compliquée, ne permettoient pas de croire que le principe de ce mouvement fût renfermé dans un fi petit efpace.

M. Van Eftin nous tira de l'embarras, en nous difant qu'il y avoit encore ici une petite illufion : elle ne confifte pas, dit M. Van Eftin,

à vous perſuader que ces oiſeaux ſont vivans; car, pour obtenir cet effet, il auroit fallu les couvrir de plumes; mais à vous faire croire qu'ils ſont parfaitement détachés du fond de la cage, quoiqu'ils y ſoient réellement attachés par des fils de communication, que vous ne voyez point, & que vous ne devez pas voir.

Les deux baguettes ſur leſquelles ils paroiſſent alternativement perchés, ſe touchent, comme vous voyez, par une de leurs extrémités, & forment un angle d'environ 45 dégrés. Les ſerins ſont détachés de ces deux baguettes, & tiennent à une troiſième, que vous ne diſtinguez point, parce qu'elle ſemble toujours faire partie de l'une des deux autres; elle paſſe rapidement de la première à la ſeconde, une de ſes extrémités reſtant continuellement attachée au ſommet de l'angle; tandis que l'autre décrit un arc de 45 dégrés. C'eſt dans cette troiſième baguette, fixe ſur un point, & mobile dans toutes ſes autres parties, que ſont cachés les fils qui mettent le bec & les ailes en mouvement : la baguette mobile paſſe à l'improviſte d'une poſition à l'autre, dans un inſtant où vous êtes occupé de quelqu'autre objet, & quand même votre attention ne ſeroit pas abſorbée toute entière par le chant des oiſeaux, ou par le trémouſſement
de

de leurs ailes, cette baguette ſe meut avec tant de rapidité, que vous ne ſauriez l'apercevoir dans ſon paſſage.

Bientôt après, on nous montra un Automate jouant aux échecs; il étoit ſemblable à celui qu'un mécanicien Allemand a fait voir, pendant quelque temps, à Paris & à Vienne en Autriche, ſur lequel un auteur verbeux a composé un gros volume, & dont quelques journaliſtes étrangers ont fait un éloge emphatique.

Nous vîmes d'abord une figure d'homme, de grandeur naturelle, habillée à la Turque, & aſſiſe derrière une commode, ſur laquelle étoit placé l'échiquier; toutes les portes de la commode furent ouvertes pendant quelques inſtans, pour nous faire voir qu'il n'y avoit dans l'intérieur que des rouages, des leviers, des cadrans, des reſſorts. L'automate n'avoit pareillement dans ſon eſtomac que des fils de fer, des cordes & des poulies; le tout fut traîné ſur quatre roulettes dans différens coins de la chambre, pour nous prouver que la machine n'avoit aucune communication avec les appartemens voiſins. Après cette obſervation, il nous parut évident que l'automate ne ſe remuoit que par ſes propres reſſorts; mais ſes mouvemens nous ſemblèrent bientôt être l'effet des raiſonnemens les plus profonds & les mieux combi-

nés. Il gagnoit presque toujours la partie contre les meilleurs joueurs, & pour cela il est constant qu'il étoit obligé de faire à chaque instant de nouvelles combinaisons, & de prendre quelquefois un chemin très-irrégulier, pour surprendre son adversaire dans la marche arbitraire qu'il avoit adoptée.

M. Hill ne pouvant rendre raison d'une opération si merveilleuse, pria M. Van Estin de lui en donner l'explication. Je veux bien, répondit ce dernier, vous donner, pour cette fois-ci, le mot de l'énigme, mais à condition que, dans un objet intéressant que j'ai à vous faire voir, vous n'exigerez point que je déchire entièrement le voile qui couvre mes mystères.

M. Hill repliqua, que ce qu'il venoit d'observer étant, pour ainsi dire, miraculeux, il n'espéroit pas de jamais rien voir de si admirable.

Vous vous trompez, dit familièrement M. Van Estin; en physique, comme en histoire naturelle, l'effet le plus merveilleux est toujours celui que nous voyons pour la première fois, & dont nous ignorons la cause. Vous ne connoîtrez pas plutôt celle qui fait actuellement l'objet de votre curiosité, qu'elle vous paroîtra puérile, tandis qu'une autre, plus triviale encore, mais inconnue, vous fera crier au miracle.

Alors M. Van Estin nous dit, que l'Auto-

mate joueur d'Échecs étoit mis en mouvement par un Nain, habile joueur, caché dans la commode : vous ne pouvez le voir, continua-t-il, lorſqu'on ouvre les portes, parce qu'alors il a les jambes & les cuiſſes cachées dans des cylindres creux qui ſemblent deſtinés à porter des roues & des leviers ; le reſte de ſon corps eſt dans ce moment hors de la commode, & ſe trouve caché ſous les jupons de l'Automate : quand on a fermé les portes de la commode, on tourne une manivelle, ſous prétexte de monter les reſſorts de la machine, ce qui produit un bruit aſſez conſidérable ; les roues & les cliquets que l'on entend, donnent en même temps à cette expérience un air de vraiſemblance & de myſtère, & permettent au petit Nain de changer de place & de rentrer dans la commode ſans être entendu.

Tandis qu'on promène la machine de part & d'autre ſur ſes roulettes, pour prouver qu'elle eſt bien iſolée, le petit Nain ferme la trappe par où il a paſſé ; enſuite on lève les jupes de l'Automate ; on fait voir juſque dans ſon eſtomac, pour prouver qu'il n'y a aucune ſupercherie, & le tout ſe termine au grand étonnement des ſpectateurs, qui attribuent à de ſimples reſſorts, ce qui ne peut provenir que d'un cerveau bien organiſé.

Il reſte à ſavoir, dit M. Hill, comment le Nain caché dans la commode peut connoître le jeu de ſon adverſaire.

Il y a pluſieurs moyens, répondit M. Van Eſtin. 1°. On peut mettre dans chaque pièce du jeu un morceau de fer aimanté, & ſous chaque caſe de l'échiquier une petite aiguille de bouſſole bien ſenſible, afin que, par ſon agitation, elle marque la caſe qui vient d'être occupée ou abandonnée. 2°. On peut donner mentalement un numéro à chaque caſe, pour la diſtinguer de toutes les autres, & exprimer ce numéro à la perſonne cachée, ſoit par la poſition & le nombre des doigts qu'on lui montre, ſoit par la prononciation de certains mots. 3°. On peut faire un échiquier demi-tranſparent, qui, ſervant de deſſus à la commode, laiſſe l'intérieur dans l'obſcurité, afin qu'il ne puiſſe être vu de perſonne, & qui cependant y laiſſe entrer aſſez de lumière pour que le Nain puiſſe voir de là tout ce qui ſe paſſe au dehors.

Quant au moyen employé pour donner à l'Automate les mouvemens néceſſaires, on voit que ſon bras, & le levier intérieur qui le fait mouvoir, doivent être conſidérés comme un pantographe, dont une extrémité ſe meut en tout ſens pour deſſiner un tableau en grand, tandis qu'on promène l'autre extrémité pour

lui donner ces mêmes mouvemens en petit, en lui faifant parcourir les traits d'un tableau en miniature.

SECTION II.

Automate jouant de la flûte au commandement, quoique bien ifolé, au milieu d'un jardin; nouvelles Tables fur lefquelles on fait mouvoir des Machines à volonté, fans bafcules, fans fil d'archal & fans aimant.

APRÈS dîner, on nous préfenta, fur une table, un automate jouant de la flûte; nous crûmes d'abord qu'il y avoit des tuyaux d'orgues cachés dans fon eftomac, que les fons ne provenoient pas de la flûte même, & que l'automate ne remuoit fes doigts que pour tromper nos yeux; mais nous fûmes bientôt défabufés: On nous fit voir qu'une chandelle allumée, qu'on approchoit de la bouche de l'automate, s'éteignoit par le vent qui en fortoit; que la flûte donnoit toujours le même fon quand on empêchoit les doigts de fe remuer, & que le fon étoit plus ou moins aigu, felon que le doigt de l'automate, qu'on tenoit levé,

étoit plus ou moins près de sa bouche : jusque là, ce n'étoit pas plus merveilleux que le fameux flûteur de Vaucanson : mais voici quelque chose de bien singulier. M. Van Estin nous fit voir douze ariettes sur des feuilles volantes, & les roula pour les insérer dans autant d'étuis, qui furent mis dans une espèce de sac à ouvrage. Vous avez remarqué, nous dit-il, que ces douze ariettes ne se ressemblent aucunement ; vous allez en choisir une au hasard, & cependant l'Automate jouera aussi-tôt celle que vous aurez choisie. Je mis la main dans le sac, & j'en tirai un étui où étoit cette ariette du Maréchal-ferrant : » *Je voudrois bien vous* » *obéir, maman* ».

M. Van Estin fit observer, pour la seconde fois, que la musique des autres ariettes étoit différente, & que j'aurois pu, par hasard, en choisir une autre : aussi-tôt, à notre grand étonnement, la machine joua l'air que j'avois choisi.

M. Hill crut d'abord que ce flûteur, comme le joueur d'échecs, avoit dans son corps quelque nain caché, qui jouoit à volonté, selon le besoin, & nous raconta à ce propos l'histoire d'un musicien, qui, du temps de Louis XIV, gagna 24 mille livres à la foire S.-Germain à Paris, en faisant voir une Épinette qui jouoit

au commandement, & dans laquelle il avoit caché un petit enfant.

M. Van Eſtin, pour nous détromper ſur ce point, nous fit voir l'intérieur de l'automate, où nous n'aperçûmes que des rouages, des barillets, des reſſorts, des ſoufflets : ce n'eſt pas tout, continua M. Van Eſtin, choiſiſſez la minute ou la ſeconde à laquelle vous voudrez que la flûte commence à ſe faire entendre, & elle commencera préciſément dans ce même inſtant. Cette ſeconde expérience ayant complettement réuſſi, M. Hill dit, que cet effet provenoit d'une perſonne cachée derrière la cloiſon, que cette perſonne, d'intelligence avec M. Van Eſtin, tiroit à l'inſtant requis des cordons de renvoi, pour faire avancer ou reculer un aimant caché dans la table, & que ce minéral, par ſon attraction, pouvoit, au gré de la perſonne cachée, faire partir une détente de fer, & permettre par ce moyen, au mouvement d'horlogerie, qui étoit l'ame de l'automate, d'aller ſon train à l'inſtant déſiré.

M. Van Eſtin nous fit voir que la table n'avoit aucune communication avec les chambres voiſines, & qu'il n'y avoit aucun aimant naturel ou artificiel, ni dans la table, ni ſur lui. Il porta auſſi-tôt la machine au milieu du jardin, & revenant ſur la porte du ſalon, qui

étoit au rez-de-chauffée, il nous pria de venir auprès de lui, & de fixer encore un autre inftant pour entendre un air de flûte à notre volonté. Je choifis la troifième minute, à partir du moment où nous étions. M. Van Eftin prit fon violon, &, après avoir préludé un inftant, il joua le charmant menuet de Zélindor, que l'automate répéta à l'inftant que j'avois choifi.

Je vois bien, dit M. Hill, que ce n'eft point par l'aimant que la merveille s'opère; mais voici comme je la conçois.

Il confte, par les expériences de Rameaux, de Tartini, de d'Alembert, de Rouffeau, & de Muffchenbroek, que lorfqu'on fait réfonner une corde à violon dans un lieu où font dépofés plufieurs de ces inftrumens, toutes les cordes qui font tendues à l'uniffon de la première, font entendre le même fon, fans qu'on les touche : cela vient, fans doute, de ce que l'air agité par les vibrations de la corde touchée, produit dans les autres des vibrations fimilaires & d'une fréquence parfaitement égale. Ce principe une fois bien établi, je peux fuppofer qu'il y a dans l'automate une corde tendue à l'uniffon de votre chanterelle; dans ce cas, vous ne pouvez donner à celle-ci un grand coup d'archet, fans produire dans la première un frémiffement affez fenfible pour déplacer

une détente, & par ce moyen laiſſer partir le volant qui ſert de modérateur au mouvement d'horlogerie, caché dans la machine.

Je conviens, dit M. Van Eſtin, que le moyen dont vous parlez, pourroit produire quelques effets. Vous me donnez même là une idée que je pourrai appliquer à diverſes machines; mais, pour vous prouver que ce n'eſt point là le moyen que j'employe, je vais répéter l'expérience ſans jouer du violon. Auſſi-tôt M. Van Eſtin ſe contenta d'avancer ſa main vers l'Automate, pour lui faire ſigne de jouer; cet ordre muet fut ſuivi d'une prompte obéiſſance: nous entendîmes un air, qui fut ſuivi d'un ſecond, & de pluſieurs autres, juſqu'à ce que nous priâmes M. Van Eſtin de donner par ſignes, un ordre contraire.

Nous étions tous dans l'admiration, & M. Hill dit que l'induſtrie humaine n'avoit jamais rien inventé de ſi étonnant.

Cependant, repliqua M. Van Eſtin, l'effet qui vous étonne, dépend d'une très-petite cauſe; & vous ceſſerez de l'admirer quand je vous aurai fait connoître ma ſupercherie.

Dans la tête de l'automate, eſt un petit ſerin, qui, ſans être vu de perſonne, voit tout ce qui ſe préſente à travers la matière demi-tranſparente, qui forme le front de la figure, &

à travers le verre qui forme ſes yeux : le moindre ſigne de ma part, le fait changer de place de droite à gauche, & *vice verſâ.* Un exercice de deux mois a ſuffi pour lui donner cette habitude, & je n'ai pas eu tant de difficulté à réuſſir ſur ce point, que de l'accoutumer à faire le mort au milieu d'une traînée de poudre à laquelle on met le feu, & à prendre lui-même une mèche allumée pour tirer un coup de canon ; c'eſt en changeant ainſi de place qu'il produit dans la machine l'effet que vous avez attribué aux vibrations d'une corde.

Cela ſuffit, dit M. Hill, pour expliquer comment l'Automate peut jouer à l'inſtant déſiré, mais je ne vois pas que le ſerin puiſſe lui faire jouer un air choiſi au haſard.

Ceci, répondit M. Van Eſtin, eſt encore l'effet d'une ſupercherie de ma part. Je vous ai effectivement montré douze ariettes différentes, mais je les ai miſes dans un ſac, partagé en deux parties égales, par une toile qui ſemble lui ſervir de doublure, la partie du ſac où vous avez mis la main, ne contenoit aucune de ces ariettes ; mais il y avoit à leur place, douze fois la même ariette, dans douze étuis différens : par ce moyen, il ne m'a pas été difficile de connoître d'avance, celle que vous deviez tirer du ſac, & de monter la machine

pour faire jouer celle-là de préférence aux autres.

Il eſt inutile de dire ici, par quel mécaniſme un automate, une fois monté, peut jouer juſqu'à trente airs différens, & les recommencer cinq à ſix fois. Dire que c'eſt l'effet d'une pièce de cuivre, preſque tournée comme les volutes dont l'architecture orne les chapiteaux de l'ordre ïonique, & à laquelle les horlogers ont donné le nom de limaçon, ce ſeroit aſſurément donner une explication très-obſcure : un premier coup d'œil jeté dans l'occaſion, ſur une machine de cette eſpèce en fera plus connoître dans un inſtant, que je ne pourrois en dire, dans l'eſpace d'un jour.

On nous fit voir enſuite des automates qui ſe remuoient au commandement, des lampes, qui s'éteignoient d'elles-mêmes à l'inſtant déſiré, & d'autres objets ſemblables. On ne pouvoit pas dire ici qu'il y avoit dans la table des baſcules, des fils d'archal, ou de l'aimant. Aucun de ces objets ne pouvoit y être caché, puiſque la table étoit de verre, portée ſur des pieds de criſtal ; on ne pouvoit pas ſoupçonner non plus qu'il y eût un oiſeau caché dans ces automates comme dans le joueur de flûte dont nous avons parlé : la plupart de ces machines étant de corne tranſparente, permettoient au ſpectateur de s'aſſurer qu'il n'y avoit aucun animal.

M. Van Eſtin nous apprit que ſa table étoit formée de deux glaces parallèles, éloignées d'environ une ligne; mais ſi unies par les bords, qu'elles ſembloient n'en faire qu'une. La glace ſupérieure avoit dans ſon milieu un petit trou imperceptible, ſur lequel on poſoit les automates. Le vent pouſſé par le pied de la table, à l'aide d'un ſoufflet, paſſoit entre les deux glaces, & ſortoit par ce petit trou, où il faiſoit remuer les machines auſſi-tôt & auſſi long-temps qu'on le déſiroit.

SECTION III.

Tour extraordinaire nouvellement inventé.

LE lendemain matin, après le déjeûner, M. Van Eſtin nous dit, que nous allions voir un véritable prodige; & préſentant à M. Hill, un crayon avec un carré de papier ſur un porte-feuille, il lui dit : Je vous prie, Monſieur, d'écrire là deſſus telle phraſe que vous jugerez à propos, en Anglois, en Latin, en Hollandois, ou en François; employez à votre gré des caractères Grecs, Arabes, ou Allemands, des ſignes Héraldiques ou Hyéroglyphiques, je ſaurai ce que vous aurez écrit ſans le voir; cachez-vous bien, & ne montrez votre écriture

à perſonne, pour ne pas ſoupçonner d'être trahi par quelqu'un qui pourroit être d'intelligence avec moi.

M. Hill ſortit auſſi-tôt de la chambre, avec le crayon, le portefeuille & le papier, ſur lequel il écrivit cette queſtion en François :

Vous mêlez-vous toujours d'un peu de diablerie ?

Enſuite, rentrant dans la chambre, il cacha cet écrit dans ſa poche, rendit à M. Van Eſtin ſon crayon & ſon portefeuille, & le ſomma d'accomplir ſa promeſſe, en devinant ce qui venoit d'être écrit.

Si je ne faiſois que cela, répondit M. Van Eſtin, vous ne regarderiez mon opération que comme un ſimple tour de paſſe-paſſe; mais comme je vous ai promis de faire un vrai prodige, permettez-moi d'y ajouter quelque autre circonſtance; brûlez donc le papier ſur lequel vous venez d'écrire.

M. Hill ayant brûlé ſon écrit, M. Van Eſtin lui montra auſſi-tôt un autre morceau de papier plié en quatre, en diſant : Voici, Monſieur, la réponſe à la queſtion que vous venez d'écrire & de brûler; cette réponſe eſt écrite depuis long-temps, parce que j'avois prévu votre demande : ne la liſez pas encore; contentez-vous de m'entendre dire, dans ce mo-

ment-ci, que votre queſtion eſt compoſée de huit mots, dont le premier eſt un monoſyllabe. Je veux que cette réponſe aille à trois quarts de lieue d'ici, ſans envoyer aucun émiſſaire; mettez-y votre ſeing, avec paraphe, pour pouvoir la reconnoître; allez-vous-en enſuite au bout du parc; prenez la clef du pavillon qui termine la grande allée : quand vous y ſerez arrivé, ouvrez le tiroir ſupérieur de la commode; l'écrit que voici s'y trouvera renfermé dans une caſſette, dont voici pareillement la clef.

M. Hill ayant ſigné & paraphé cet écrit, prit les trois clefs du pavillon, du tiroir & de la caſſette, & s'en alloit bien vîte chercher la réponſe au bout du parc, quand M. Van Eſtin l'arrêta pour lui parler en ces termes : Vous pouvez, Monſieur, me donner des ſurveillans & mettre des gens aux aguets autour de la maiſon, pour vous aſſurer que je n'envoye perſonne; aucune précaution de votre part ne peut me faire échouer dans mon entrepriſe; la réponſe eſt déjà arrivée à ſa deſtination. Cependant, ſi vous voulez, elle va ſortir de la caſſette pour que vous la trouviez à moitié chemin, ſous un arbre; bien plus, elle ſera écrite de la couleur que vous allez me demander, & je vous donne à choiſir ſur les ſept couleurs de l'arc-en-ciel.

Je veux, dit M. Hill, après avoir réfléchi

un inſtant, qu'elle reſte dans la caſſette, & que les mots ſoient alternativement écrits en rouge & en violet. Il eſpéroit d'embarraſſer M. Van Eſtin par cette demande; mais il ſe trouva lui ſeul dans l'embarras, quand on lui répondit de cette manière : — Elle eſt préciſément écrite comme vous la demandez; j'avois prévu votre choix, & je vous prouverai à votre retour que je peux ſavoir d'avance toutes vos penſées.

Après cela, M. Hill court bien vîte, au bout du parc; il arrive hors d'haleine, il ouvre à la hâte la porte du pavillon, le tiroir de la commode, & la caſſette dans laquelle il ne voit d'abord qu'une petite boule; il croit que l'opération eſt manquée : mais il s'aperçoit bientôt que cette boule eſt une petite boîte ronde; il ne l'a pas plutôt ouverte, qu'il reconnoît le papier ſur lequel, peu d'inſtans auparavant, il avoit mis ſon ſeing & ſon paraphe : il le déplie avec empreſſement; il voit une écriture violette, comme il l'avoit demandée, & ſe trouve ravi d'admiration en liſant la réponſe ſuivante.

Pourquoi m'accuſez-vous d'un peu de diablerie,
Puiſque vous ne croyez qu'à la Blanche Magie? (*)

(*) M. Hill admettoit le ſyſtème de ceux qui penſent qu'il y a eu autrefois des Sorciers; & qu'il pourroit encore y en avoir; mais qu'il n'y en a point.

Dans ce moment, il entend frapper trois coups à la porte ; il va pour ouvrir, & ne trouve perſonne : un autre, dans pareille circonſtance, auroit pu croire que c'étoit un lutin ; mais il s'imagina tout ſimplement que c'étoit quelqu'un qui ſe cachoit derrière le pavillon pour lui faire peur. Cependant il en fait rapidement le tour, & ne découvre rien : en rentrant, il eſt étonné de voir que le mur, qui lui avoit paru d'une blancheur éblouiſſante, ſe trouve tout à coup peint en camaïeu. D'un côté, il voit un tableau repréſentant des bêtes farouches, des têtes hériſſées de ſerpens, des lutins de toute eſpèce. De l'autre côté, c'eſt la tentation de S. Antoine, où les diablotins ſont repréſentés ſous toutes ſortes de formes. Il rit de voir qu'on a repréſenté le diable avec le corps d'une harpie, la queue d'un crocodile, les défenſes d'un ſanglier, la tête d'un cochon, & le capuchon d'un derviche.

Dans ce moment, on frappe trois autres coups à la porte, les volets de la fenêtre ſe ferment d'eux-mêmes; au milieu des ténèbres, il voit briller un petit rayon de lumière, qui ne dure qu'un inſtant : il entend dans la cheminée deux coups de piſtolet : il penſe d'abord qu'il y a des voleurs & des aſſaſſins, il craint pour ſa vie, & ſon eſprit ſe trouble. Une odeur ſulfureuſe & bitumineuſe ſe répand autour de lui ; l'air retentit

tentit des bruits les plus effrayans; il croit entendre des loups qui hurlent, des chiens qui aboyent, des ours qui grondent, des chats qui miaulent, des taureaux qui beuglent, des corbeaux qui croaſſent, & des ſerpens qui ſifflent.

Parmi tous ces cris lugubres, il diſtingue des voix plaintives & gémiſſantes, qui annoncent la douleur & le déſeſpoir; le ſilence ſuccède, mais il eſt bientôt interrompu par une voix de tonnerre qui fait trembler les vitres, en prononçant ces mots :

Inſenſé, qui ne crois qu'à la Blanche Magie;
Tremble, voici l'Enfer avec ſa Diablerie.

Auſſi-tôt il ſent deux ou trois ſecouſſes de tremblement de terre; il entend un bruit ſouterrain ſemblable à celui de la mer en courroux, quand le ſifflement des vents & le mugiſſement des vagues font pâlir le matelot le plus intrépide. Au milieu du tonnerre & des éclairs, il voit paroître trois ſquelettes, qui, en grinçant les dents, agitent la maſſe de leurs os, & font craquer leurs bras, en ſecouant des torches allumées dont la pâle lueur augmente encore l'horreur de ce lieu. M. Hill, ſur le point de ſe trouver mal, entend une voix qui lui dit :

Raſſure-toi, le preſtige eſt fini.

Dans ce moment les torches s'éteignent, les ſquelettes diſparoiſſent, & les fenêtres s'ouvrent. Revenu de ſa terreur, M. Hill voudroit bien pouvoir ſe perſuader à lui-même, que ce qu'il vient de voir & d'entendre, n'eſt qu'un ſonge & une illuſion, mais mille circonſtances s'y oppoſent. Il tient encore dans ſa main le papier qu'il a trouvé dans la caſſette, & qui ſemble y être venu par une opération magique : ce papier lui donne la réponſe à une queſtion qu'il n'a communiquée à perſonne. La voix forte qui l'a menacé de l'enfer & de ſa diablerie, lui a cauſé dans l'oreille un tintoin qui dure encore : le ſeul ſouvenir des trois ſquelettes & de leurs mouvemens, le fait friſſonner; il craint de voir renouveler à tout inſtant cette ſcène d'horreur. Voilà donc cet incrédule, cet eſprit fort, qui attribuoit preſque toutes les merveilles à l'énergie de la nature ou au génie des artiſtes, obligé de croire maintenant aux devins, aux ſorciers, aux lutins, & aux revenans. Quand il eſt de retour au logis, on achève de le mettre dans la perplexité, en lui diſant tous les pas & les divers mouvemens qu'il a faits dans le pavillon, comme s'il y avoit eu des témoins oculaires. On lui dit qu'il a ſouri en voyant ſur la muraille la figure du diable, qu'il a trémouſſé au pre-

mier coup de piſtolet, qu'il a reculé au ſecond, & qu'il étoit aſſis tremblant ſur un fauteuil, quand les trois ſquelettes ont diſparu.

Croyez-vous, lui dit M. Van Eſtin, que j'ai envoyé cette réponſe, ſeulement au bout du parc, pour vous épargner une plus longue courſe, & que j'aurois pu l'envoyer auſſi facilement à trois lieues plus loin ? — Je le crois, dit M. Hill, quelque impoſſibilité phyſique que j'y aperçoive, après ce que j'ai vu, je ne ſaurois en douter. — Ne convenez-vous pas auſſi, dit M. Van Eſtin, que, puiſque j'ai le pouvoir de faire paſſer ſubtilement un écrit dans une caſſette fermée à clef, éloignée de trois ou quatre lieues, je pourrois, par le même moyen, envoyer inviſiblement dans l'eſtomac d'un homme, qui ſeroit à la même diſtance, une potion chimique de ma compoſition ? — J'en conviens, dit M. Hill. — Or, il eſt clair, ajouta M. Van Eſtin, que je peux mettre dans cette potion des matières glaciales, des drogues vénimeuſes ou arſénicales; donc je peux, par ce moyen, envoyer au loin des maladies fiévreuſes, & refroidir les tempéramens les plus vigoureux, c'eſt-à-dire, que je peux nouer l'aiguillette, donner des maléfices, & exercer toutes ſortes de ſortiléges. — Ma foi, dit M. Hill, vous pouvez vous vanter de tout cela auprès

de moi. Je ſuis prêt à vous en croire ſur votre parole, & je vous diſpenſe de me donner de nouvelles preuves. — Eſt-il poſſible, s'écria M. Van Eſtin, qu'un ſavant ſoit parvenu à cet excès de crédulité qui lui fait ajouter foi à tous les contes les plus abſurdes.

M. Hill ayant ouï dire, que tout ce qu'il avoit vu & entendu dans le pavillon, étoit l'effet de quelques cauſes ſimples & naturelles, pria inſtamment M. Van Eſtin de lui donner la ſolution de ce problême, lui promettant de lui garder le ſecret, afin que ſes moyens ne fuſſent pas connus du public, & qu'il pût, dans la ſuite, répéter la même expérience avec le même ſuccès.

J'avois réſolu, répondit M. Van Eſtin, de ne confier mon ſecret à perſonne ; cependant je vous promets de vous donner un jour la clef de ce logogriphe, à condition que vous n'en parlerez point dans ce pays-ci. Ce que vous pourrez en dire, à votre retour en Europe, ne parviendra ſans doute jamais aux oreilles de mes voiſins, que j'ai intérêt de conſerver dans l'ignorance ſur ce point : mais, ſi mes moyens étoient un jour découverts, je m'en conſolerois par le plaiſir que j'ai eu de prouver déjà, par pluſieurs expériences réitérées, qu'un fait qui paroît miraculeux à bien des gens, n'eſt ſouvent qu'un effet préſenté à l'ignorance

par la ſupercherie, & que l'inſtruction fait ordinairement évanouir le merveilleux, en détruiſant notre admiration; d'où il s'enſuit, que pour bien diſtinguer une opération vraiment miraculeuſe, de celle qui ne l'eſt point, il faut commencer par bien étudier les lois de la nature, & les preſtiges de l'art. Apprenez donc, dès à préſent, que je ne ſuis parvenu à vous ſéduire, que par la réunion d'une infinité de cauſes phyſiques & mécaniques, pour leſquelles j'avois fait, à votre inſu, de grands préparatifs, & dont l'effet vous a paru magique & ſemblable à des maléfices & à des ſortiléges, parce qu'il vous a été exagéré par un ſophiſme, où le menſonge ſe préſentoit ſous les dehors de la naïveté.

EXPLICATION du Tour extraordinaire décrit dans cette Section, donnée à M. Hill par M. Van-Eſtin.

VOUS avez d'abord écrit une queſtion, en appuyant votre papier ſur un portefeuille couvert de taffetas noir, enduit de ſuif & de noir de fumée dans ſa ſurface intérieure, ſous laquelle étoit caché un papier blanc. Vous avez écrit ſur ce papier, ſans le ſavoir, parce qu'en gravant vos caractères ſur le

papier extérieur que je vous ai préfenté, le crayon dur dont vous vous êtes fervi, a marqué les mêmes traits fur le papier caché, à l'aide du fuif & du noir de fumée dont la furface intérieure du taffetas étoit enduite.

Par ce moyen, quand vous m'avez rendu ce portefeuille, c'étoit en vain que vous cachiez votre écrit; il m'a été facile de voir, d'un coup d'œil, dans le portefeuille, ce que vous veniez d'écrire deux fois, fans le favoir; & de vous dire que votre queftion étoit compofée de huit mots.

Quand votre écrit a été brûlé, je vous ai préfenté auffi-tôt un papier blanc, plié en quatre, fur lequel vous avez figné avec paraphe; je vous ai promis de l'envoyer au bout du parc, fans aucun émiffaire, & je vous difois la vérité; mais, quand je vous ai affuré qu'il contenoit la réponfe à votre queftion, c'étoit avec raifon que je n'ai pas voulu vous permettre de le déplier, puifqu'il n'y avoit encore rien.

Après votre départ, j'ai écrit promptement la réponfe fur ce même papier, en me fervant d'une encre rouge & violette, pour fatisfaire à votre demande : je l'ai mife dans une boîte ronde de liége, que j'ai jetée à la hâte dans un petit tuyau fouterrain dont une extrémité va aboutir au pavillon. Faifant alors ufage d'un grand foufflet, pour produire dans ce tuyau un vent impétueux, j'ai pouffé la boule de liége dans le pavillon, avec toute la rapidité que vous communiquez à des féves ou à

des pois, quand vous les lancez pour tuer des oiseaux, en soufflant dans une sarbacane (1).

En arrivant à sa destination, la boule de liége a pu tomber dans la cassette, qui étoit alors ouverte, & entrer dans le tiroir supérieur de la commode, parce que le dessus de cette commode, qui est mobile sur des charnières comme le couvercle d'une malle, étoit dans ce moment appliqué contre le mur.

Dans cette partie du mur aboutit un second tuyau, dont le vent pousse fortement le dessus de la commode, qui, tombant par son propre poids, fait tomber aussi le couvercle de la cassette, & par ce moyen la fait fermer à clef (2).

Le reste de l'opération se termine à l'aide d'un faisceau de vingt-cinq ou trente tuyaux, dont les extrémités, comme celles des deux premiers dont nous venons de parler, sont cachées, pour la plupart, par des estampes encadrées, qui, pendant à un clou par un seul anneau, s'éloignent du mur dans leur partie inférieure, pour laisser passer le vent quand on souffle, & qui se rapprochent du mur par leur propre gravité quand on cesse de souffler.

Le troisième tuyau sert à faire partir un mouvement d'horlogerie caché dans l'épaisseur de la porte du

(1) L'expérience prouve qu'on peut pousser ainsi la boule de liége jusqu'à six lieues.

(2) Pour savoir comment la Cassette & la Commode doivent être disposées, voyez *la Figure première, à la page 94.*

pavillon. Ce mouvement frappe trois coups à la porte, quand on souffle dans le tuyau, par la même raison qu'une montre à répétition sonne les heures quand on pousse le bouton de la boîte.

A l'aide d'un quatrième tuyau, on fait partir un tourne-broche, qui fait tourner des cylindres sur lesquels la tapisserie (1) blanche du pavillon se roule, pour disparoître précipitamment, & pour découvrir la peinture à fresque qui représente sur le mur des figures de diables & d'animaux.

Quatre autres tuyaux qui vont aboutir dans les embrasures, servent à fermer les volets de la fenêtre & de la lucarne en les repoussant violemment loin du mur.

Le neuvième tuyau fait partir la détente d'un pistolet à deux coups, chargé avec de la poudre imbibée d'eau puante, pour répandre à l'entour une mauvaise odeur.

Douze autres tuyaux, servent de porte-vent à des tuyaux d'orgue, dont le son aigre & discordant imite le cri de divers animaux.

Un tuyau d'orgue à voix humaine, s'il est enfermé dans une boîte oblongue qui s'ouvre & se referme peu à peu quand le tuyau parle, exprime parfaitement le

---

(1) Cette tapisserie ressemble donc aux stores que l'on voit à la portière des carrosses.

miaulement d'un chat ou le roulement de voix d'un enfant à la mamelle.

D'autres tuyaux d'orgue, à l'aide d'un piſton mobile, produiſent un ſon de voix qui paſſe par dégrés inſenſibles de l'aigu au grave, & du grave à l'aigu; ce qui étant fait avec une certaine précaution, exprime aſſez bien le gémiſſement d'une perſonne accablée de douleurs.

Il eſt parfaitement inutile d'expliquer ici par quel art des tuyaux d'orgue peuvent exprimer le hurlement d'un loup, le croaſſement d'un corbeau, le rugiſſement du lion, le mugiſſement des vagues: ces effets dépendent d'une conſtruction particulière, qu'on pourroit abſolument peindre par des mots, mais qui, à coup ſûr, ne feroit entendue que par des Facteurs d'orgues. D'ailleurs, il n'eſt point de tuyau à anche, un peu diſcordant, qui ne puiſſe exprimer le cri d'un animal, pourvu qu'il ſoit ſur le ton néceſſaire, & que l'organiſte, ou le cylindre clouté qui en tient lieu, le faſſe parler à propos.

J'avertis en paſſant, que, pour produire les ſons les plus effrayans, il faut ajouter à ces tuyaux d'orgue des pots de terre couverts de parchemin bien tendu, comme celui d'une caiſſe de tambour. Si, au centre de ce parchemin, on attache un peu de crin frotté de cire, il ſuffira de pincer ce crin en gliſſant d'une certaine manière, pour entendre un ſon horrible, capable de faire dreſſer les cheveux.

Il n'eſt guère poſſible de faire entendre ce bruit

pendant la nuit, dans un Village, fans que les habitans difent, le lendemain, qu'on a entendu le loup-garou.

Une douzaine de pots préparés de cette façon, peuvent, à tel inftant qu'on défire, faire un vacarme effrayant, au moyen d'une mécanique qui parte d'elle-même comme un réveil ordinaire, ou qu'on fait partir à volonté en foufflant dans un tuyau.

Le bruit & les éclats du tonnerre font imités par de fortes timbales, & par des coups violens donnés fur un paquet de planches à demi-creufes, fufpendues à une corde, ou par les moyens employés à l'Opéra, &c. &c. (1)

Le pavé de l'intérieur du pavillon étant porté fur un grand madrier, qui eft prefque en équilibre fur une poutre tranfverfale, peut être mis en mouvement par de très-petites forces, à l'aide d'un tournebroche qu'on fait partir en foufflant dans un autre tuyau....

Ce mouvement fe faifant fentir fous les pieds d'un homme déjà très-effrayé, paffe dans fon efprit pour une fecouffe de tremblement de terre.

Les trois fquelettes font de fimples automates

---

(1) *Nota* qu'on peut fupprimer plufieurs tuyaux, pour y fubftituer des pédales, qui fe remuant infenfiblement dans le pavillon fous les pas de la perfonne envoyée, feront partir divers mouvemens d'horlogerie, &c. &c.

cachés dans une armoire, dans l'épaiſſeur de la muraille. En ſoufflant dans un tuyau, on fait ouvrir les battans de l'armoire qui les cachent. Le vent d'un autre tuyau fait partir un briquet, en forme de piſtolet, & allume leurs torches. D'autres tuyaux ſervent à faire tourner derrière les automates, de petites ailes de moulin à vent, auxquelles eſt attachée une roue de rochet, pareille à celle qui ſe fait entendre quand on remonte une groſſe horloge. Le cliquet qu'on employe ici, eſt un levier, qui, en ſautant d'une dent à l'autre, agite fortement toutes les parties du ſquelette, & imite par ſon bruit le craquement des os.

Un autre tuyau ſert de porte-voix, & fait entendre fortement dans le pavillon, des mots qu'on a prononcés doucement au château. Les paroles qu'on prononce peuvent, dans le même inſtant, paroître ſur la muraille en lettres de feu, à l'aide d'un tranſparent préparé d'avance, derrière lequel on allume des bougies, par le moyen employé pour allumer les torches.

Voici maintenant comment s'ouvrent les fenêtres. Dans la partie ſupérieure de quelques cylindres creux, cachés dans le mur, & poſés perpendiculairement après des embraſures, ſont des boulets de plomb, ſoutenus par des conſoles; ces boulets, pouſſés par le vent, à l'aide de quelques autres tuyaux, roulent ſur la conſole qui les ſoutient, tombent dans le cylindre, entraînent dans leur chute une ficelle à laquelle ils ſont attachés, & à l'aide d'une poulie, ils ouvrent les volets, en les tirant fortement pour les appliquer

au mur (1) : Le même moyen ſert à fermer l'armoire où ſont les ſquelettes.

Enfin, dans la lucarne qui eſt au haut du pavillon, on a mis une grande glace inclinée qui réfléchit au dehors l'image de la plupart des objets que le pavillon renferme. C'eſt dans cette glace qu'on peut voir tout ce qui ſe paſſe dans le pavillon, ſans ſortir du Château, en faiſant toutefois uſage d'une bonne lunette à longue vue.

OBSERVATIONS.

1°. Il eſt expédient que la glace ſoit diſpoſée de manière à renvoyer l'image des objets qui ſont dans le pavillon, non directement au château, mais dans quelqu'endroit voiſin, obſcur & de peu d'apparence; ſans quoi la perſonne qui eſt dans le pavillon, en levant la tête par haſard, pourroit voir le Château dans la glace, & ſoupçonner alors le moyen qu'on employe.

2°. Le pavillon doit être fort petit, ou du moins il doit être meublé de manière que la perſonne qu'on y envoye, ait très-peu d'eſpace à parcourir; ſans quoi l'on ne pourroit voir dans la glace qu'une partie du pavillon, & l'on ne ſeroit pas ſûr de voir tous les mouvemens de la perſonne envoyée.

---

(1) La figure 2, placée à la page 95, exprime ceci plus clairement que tous les diſcours qu'on pourroit faire là deſſus, parce que,

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus ...

3°. Après tout ce qui vient d'être dit, il eſt inutile d'expliquer par quel moyen M. Van Eſtin auroit pu faire parvenir la réponſe à moitié chemin ſous un arbre ; il eſt évident qu'il devoit y avoir un tuyau qui aboutiſſoit dans cet endroit : là ſe trouvoit un baſſin rempli d'eau, au fond duquel la boule de liége ne pouvoit parvenir ſans remonter auſſi-tôt à la ſurface de l'eau, par ſa légèreté ſpécifique (1), &c. &c. *intelligenti pauca.*

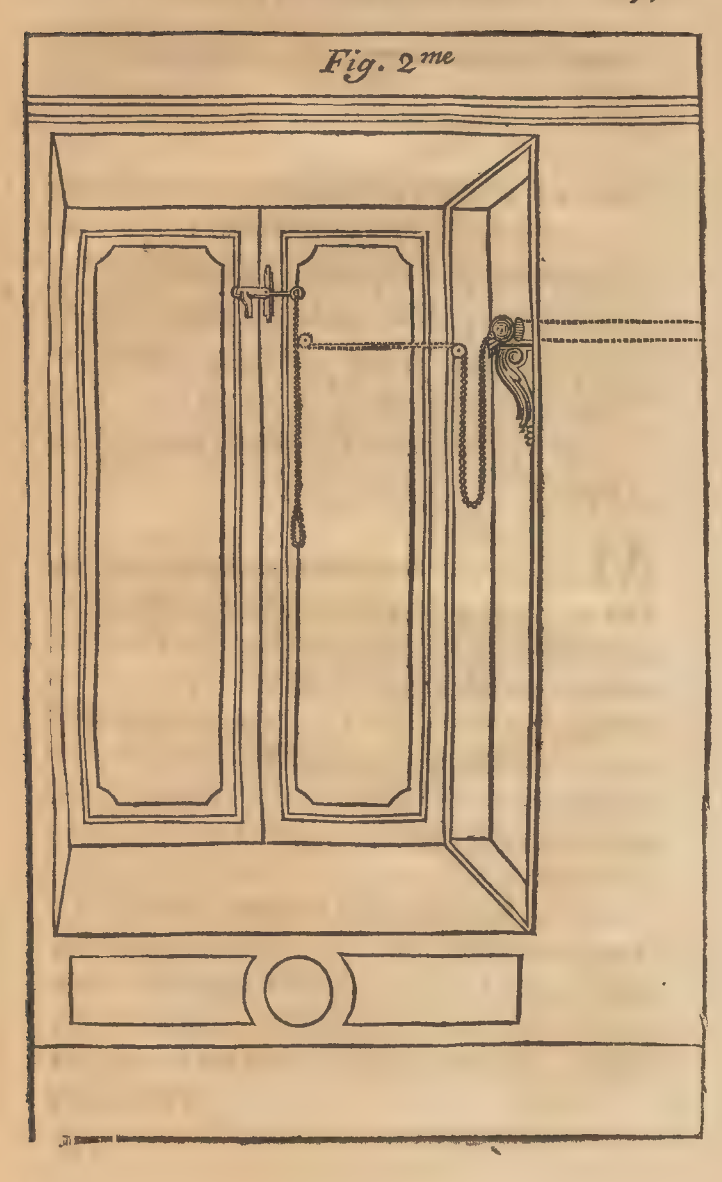
Tels ſont, dit M. Van Eſtin, les divers moyens que j'ai employés pour faire une opération qui vous a paru miraculeuſe, & que vous auriez regardée long-temps comme telle, ſi je n'avois déchiré le voile qui la couvroit. Vous voyez maintenant que cela ne me donne pas le pouvoir de nouer l'aiguillette, d'envoyer au loin des maladies, & de donner des maléfices ou d'exercer des ſortiléges ; mais j'ai voulu me vanter de tout cela auprès de vous, pour ſavoir juſqu'à quel point on peut éblouir un homme effrayée, &c.

---

(1) *Nota* qu'il y avoit une ſoupape pour empêcher l'eau d'entrer dans le tuyau, & que le bout du tuyau étoit maſqué par une pierre ſaillante.

Nota. *Il n'eſt pas toujours néceſſaire de ſouffler dans un tuyau ſouterrain pour envoyer une boule à une certaine diſtance. Lorſque la boule doit ſuivre dans le tuyau le penchant d'une montagne, il ſuffit que l'intérieur du tuyau ne ſoit point raboteux, & que la boule ſoit d'une matière peſante. Si la pente eſt douce & inſenſible, on peut employer une boule de liége & verſer de l'eau dans le tuyau ; alors la boule ſera portée à ſa deſtination, comme un bateau perdu eſt entraîné vers la mer par le courant d'un fleuve.*


Fig. 1ère


Fig. 2me

SECTION IV.

Sur un Vers latin qu'on peut retourner de plus de trois millions de manières. On fait une opération par laquelle il ſemble qu'il eſt poſſible de prévoir ou de contraindre la penſée d'autrui. Autre opération myſtérieuſe ſur deux cents mots, dont les définitions réunies forment un logogriphe très-ſcientifique.

MONSIEUR Van Eſtin craignant que M. Hill ne parvînt, par ſes profondes réflexions, à découvrir le tour qui lui avoit cauſé tant d'étonnement, chercha à le diſtraire par de nouvelles récréations. C'eſt pourquoi il nous préſenta une boîte oblongue où ſe trouvoient onze tablettes portant chacune un des mots ſuivans. *Rex, lux, dux, pax, ſol, ſpes, fons, vas, flos, via, Jeſus.*

On voit que ces mots forment enſemble un Vers hexamètre, qui, à la vérité, n'eſt pas bien élégant; mais il a la propriété ſingulière d'exprimer les principales épithètes données au Meſſie, tant dans l'ancien que dans le nouveau Teſtament,

Teſtament, & de pouvoir ſe combiner de 3 millions 265 mille 920 manières, ſans qu'il ſoit poſſible d'en altérer le ſens ou la meſure. On ſent que toutes les tablettes ſont mobiles, à l'exception de celle qui porte le mot *via*, qui reſte toujours clouée à ſa même place, pour former dans toutes les combinaiſons poſſibles le dactyle du cinquième pied.

Ceux qui voudront vérifier par le calcul, le nombre des combinaiſons que nous venons d'annoncer, ſont priés de faire attention, 1°, que le mot *Jeſus*, étant de deux ſyllabes, tient la place de deux autres, & qu'il faut le mettre ſur une tablette deux fois plus large, pour qu'on puiſſe, en le tranſpoſant, mettre deux autres mots à la place qu'il occupe; 2°, que, par cette même raiſon, il ne peut jamais être placé le neuvième dans la boîte, parce qu'alors il ne reſteroit qu'une ſeule ſyllabe pour le ſpondée du ſixième pied : ſans ces obſervations & quelques autres, on trouveroit infailliblement un plus grand nombre de combinaiſons que nous n'avons dit.)

M. Van Eſtin s'étant approché de M. Hill, pour lui dire un mot à l'oreille, lui remit entre les mains un papier cacheté; enſuite il me pria de prendre la boîte, pour arranger à ma fantaiſie, les dix tablettes mobiles, me promet-

tant en même temps de dire après, fans ouvrir cette boîte, quel feroit l'arrangement que j'aurois formé. Je combinai les mots au hafard, & je lui remis la boîte, fans faire attention à l'ordre que je venois de leur donner. Je lui dis dans ce moment, que la différente épaiffeur, ou le différent poids des tablettes, pouvoit faire fortir plus ou moins, hors la boîte, divers petits clous, & qu'il connoiffoit peut-être par ce moyen l'arrangement des tablettes (nous avons parlé de ce moyen au Chapitre de la Baguette Divinatoire); mais il nous prouva bientôt le contraire; car il nous fit couvrir la boîte d'une ferviette avant de s'en approcher. Enfuite, il la lorgna avec une lunette d'ivoire, & nous dit que les quatre premiers mots étoient *fons, vas, flos, Jefus.* Je penfai alors que cette expérience étoit la même que celle de la boîte aux chiffres; je crus qu'il y avoit dans chaque tablette un barreau d'acier aimanté, & dans la lunette une aiguille de bouffole, qui, fe tournant vers différens points de l'horizon, felon la direction des barreaux, faifoit connoître par là, quel étoit l'arrangement des tablettes. Je fis part de cette idée à M. Van Eftin, qui me dit que ce n'étoit pas là fon moyen. Cependant comme il paroiffoit embarraffé, je crus que j'avois bien rencontré, & je perfif-

tai dans mon opinion. Je m'emparai de sa lunette, qu'il avoit laissée négligemment sur la table, & je la démontai, dans l'espérance d'y voir une boussole ; mais je fus bien surpris de n'y rien trouver.

Vous avez voulu m'attraper, me dit M. Van Estin, & c'est moi qui vous attrape : vous me rappelez le proverbe Anglois,

An old fox understand trap,

Un vieux renard connoît les pièges.

Pour vous prouver, ajouta M. Van Estin, que je peux connoître sans lunette, l'arrangement des mots. je vous annonce que j'ai dit d'avance à M. Hill, quel seroit le sixième mot, & que le papier que je lui ai donné pareillement d'avance, contient aussi par écrit le mot que vous avez dû mettre à la fin du Vers ; alors M. Hill, prié de dire quel étoit le sixième mot, répondit que c'étoit *Rex*, & M. Van Estin, décachetant le papier qu'il avoit donné à garder à M. Hill, nous fit voir qu'il contenoit la prédiction suivante.

» Le Vers formé dans la boîte finira par le » mot *dux* ». Enfin il leva le couvercle pour nous convaincre de la vérité de ces deux prédictions, & nous lûmes le Vers suivant :

Fons, vas, flos, Jesus, pax, rex, spes, lux, via, sol, dux.

Pour faire ce tour, tel que vous venez de le voir, me dit M. Van Eſtin, je réunis quatre moyens. D'abord, je fais uſage des petits clous dont vous avez parlé; mais, quand je m'aperçois que ce moyen eſt ſoupçonné de ceux devant qui j'opère, je fais couvrir la boîte d'une ſerviette ou d'un mouchoir, pour m'ôter le moyen de voir les petits clous. Je lorgne alors la boîte avec une lunette qui contient une aiguille de bouſſole, dont la direction m'annonce la combinaiſon des tablettes; auſſi-tôt que je connois cinq à ſix mots, je ſubſtitue adroitement une autre lunette où il n'y a point d'aiguille. Je laiſſe cette dernière ſur la table, comme par oubli, & ceux qui, comme vous, ſoupçonnent que j'ai employé le magnétiſme, ne manquant jamais de la prendre pour la démonter, ſont toujours très-étonnés de n'y rien voir.

Pour compliquer cette opération, je m'adreſſe, avant de faire le tour, à quelqu'un de la compagnie, à qui je fais, tout bas, une prédiction obſcure, telle, par exemple, que celle-ci.

» On va ôter le mot *Rex* de ſa place, pour » le mettre à la place voiſine: rappelez-vous » bien le mot *Rex* ».

La perſonne à qui je m'adreſſe, ne ſachant point où ſe trouve ce mot, ignore par conſéquent, quelle eſt cette place voiſine dont je

parle; & s'imaginant, dans cet inſtant, que je ſais réellement quelque choſe d'avance, elle juge déjà de la vérité de ma prédiction, par l'air d'aſſurance avec lequel je la fais, & enfin, crainte de faire manquer le tour, elle ne s'occupe qu'à ſe rappeler le mot *Rex*.

Quand je ſais enſuite, à l'aide des clous ou de la lunette, à quelle place ſe trouve ce mot; s'il eſt, par exemple, le ſixième, je me vante auſſi-tôt d'avoir prédit qu'il occuperoit ce rang. Je demande à la perſonne à qui j'ai parlé, quel eſt le mot qui ſe trouve à la ſixième place? Cette perſonne répond, en nommant tout ſimplement le mot *Rex* : elle croit que cette place voiſine, dont j'ai parlé, eſt la ſixième, & ne fait pas attention que, ſi ce même mot ſe trouvoit, par exemple, à la neuvième place, je ne ferois mention que de celle-ci dans la demande que je lui fais.

Le dernier moyen que j'ai employé, eſt celui des encres ſympathiques.

Dans le papier cacheté que j'ai remis à M. Hill, j'avois écrit d'avance les mots ſuivans, diſpoſés en trois lignes de cette manière :

Le Vers formé dans la boîte finira par le mot

Rex, lux, pax, dux, ſol,
ſpes, fons, vas, flos, Jeſus.

Si tous ces mots avoient été bien lisibles, ils auroient présenté un sens absurde, & une faute de grammaire; mais la première ligne seule étoit écrite avec de l'encre ordinaire, & les dix mots formant les deux autres lignes, étoient écrits avec de l'encre sympathique invisible, faite avec du vinaigre distillé, chauffé avec un peu de litharge, de sorte que, si l'on avoit ouvert le papier dans l'instant où je l'ai donné à garder, il n'auroit présenté que ce qui suit:

» *Le Vers formé dans la boîte finira par le mot*

. . . . .

. . . . .»

Quand j'ai su que le mot *Dux* étoit le dernier, j'ai rendu ce mot noir & visible, en passant sur le quatrième point de renseignement, que j'avois mis sur le papier, mon pouce mouillé d'encre sympathique, faite avec de l'eau, de la chaux vive & de l'orpiment.

Les neuf autres mots restant invisibles, vous n'avez pu lire, sur tout ce qui étoit écrit, que les mots suivans, arrangés de cette manière:

Le Vers formé dans la boîte finira par le mot

. . . *Dux* .

. . . . .

Voilà par quel art je vous ai fait croire que j'avois écrit d'avance le ſeul mot *Dux*, tandis qu'ils étoient tous écrits & qu'il dépendoit de moi de faire paroître, au lieu de celui-là, un autre mot quelconque ſelon le beſoin.

Après cela, M. Van Eſtin me préſenta dans une corbeille, ſix paquets de cartes, ſur chacune deſquelles étoit écrit un des mots ſuivans :

Carpe (*partie de la main dans le ſquelette*,) carpe *poiſſon*, parce (*mot latin*), Lia *ſœur de Rachel*, parc, ciel, polacre *vaiſſeau Levantin*, cale *punition de matelot*, roc, cape *voile de navire*, polaire *étoile*, lie, Pope, polipe *inſecte*, Aire *en Artois*, Acre en *Paleſtine*, poiré, pore, loi, pie *oiſeau*, Pie *pape*, aîle, îre *colère*, pole, arc, oracle, patlier, col, pal *terme de blaſon*, pair *de France*, lac *de Genève ou de Conſtance*, rôle *deux pages*, rôle *d'un acteur*, Pia *auteur d'un excellent ouvrage ſur la mort des noyés*, aire *ſurface*, pile *de boulets dans un parc d'artillerie*, lice, police, pilote, pic, repic, râle *oiſeau roi des cailles*, raie *poiſſon*, cariole, réal, cor-*de-chaſſe*, cor *au pied*, pipe, poil, ail, ocre, acre *meſure de terrain*, pape, cape *manteau*, papier, rape, pari, place, paroli, race, carie, raie *ligne*, creil, craie, œil, Clio, cri, rope *mot Anglois qui ſignifie corde*, piole *cabaret à voleurs*,

ſelon leur langage, re, la *notes de muſique*, loir, poire, câpre, api, opéra, or, *rue de* Lape, *rue de* Cleri, parole, acier, épi, corail, *S.* Lô, *S.* Clair, *Ste.* Claire, *S.* Cir, cire, Icare, porc, répi, air *élément*, air *à chanter*, Priape, aï *quadrupède*, copie, ...

Trente-ſix mots latins, dont voici les principaux, *clari, porci, cleri, opera, ora, loca, ripa, par, pari, caro, pica, leo*, ... &c.

Deux articles : le, la.

Vingt adjectifs ou participes, tels que ceux-ci : pâle, âcre, âpre, rapé, lié, plié, prié, pilé, pair, ailé, &c.

Deux pronoms : il, ce.

Près de ſoixante verbes, dont voici les principaux :

Lie, crie, parle, plie, rape, pâlir, plaire, placer, pioler, pila, opéra, cira, lire, piper, policer .... &c.

Deux adverbes ; par-ci, là,

Et pluſieurs autres ſubſtantifs, ſavoir : pli, pré, île, lare, proie, Caire *en Egypte*, Coire *au pays Griſon*, Io, oie, Péra *faubourg de Conſtantinople*, Cap, Pô, Loire, le Roi.

M. Hill, après m'avoir fait remarquer tous ces mots ſur autant de cartes, me pria d'en choiſir une ſecrettement, de la marquer d'un

coup de crayon, ou d'en déchirer un petit coin pour la reconnoître, & d'aller l'attacher à la tapiſſerie dans la chambre voiſine. Je choiſis en cachette la carte ſur laquelle étoit écrit le mot Polipe; & quand je l'eus apporté dans l'autre chambre ſelon ſes déſirs, il me préſenta à ſon retour une petite boîte d'optique, dans laquelle je vis, à l'aide d'une bonne lentille, un très-grand tableau, repréſentant des mares, des ruiſſeaux & des polipes d'eau douce, avec ces mots en lettres de feu :

. . . . La merveilleuſe bête,
Qui peut impunément laiſſer trancher ſa tête.

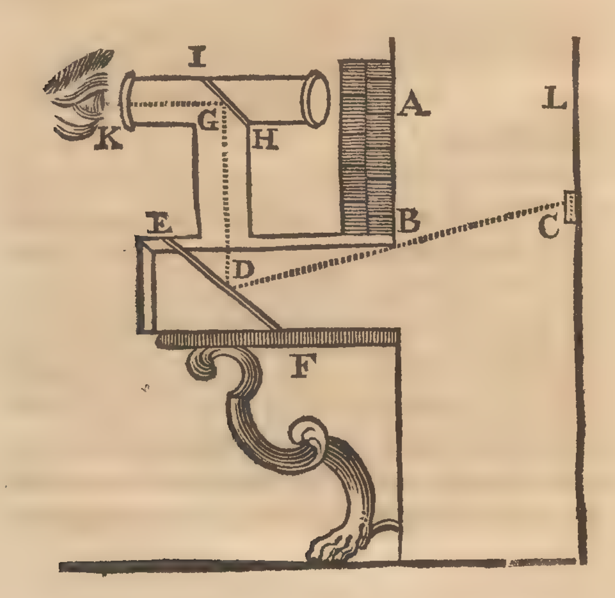
Vous voyez, me dit M. Van Eſtin, que je ſavois d'avance le mot que vous choiſiriez, puiſque j'avois ainſi diſpoſé dans cette boîte, le tableau qui vous en donne l'explication.

Rien ne prouve, lui dis-je, que vous l'ayez ſu d'avance; il eſt poſſible que vous ayez profité de l'inſtant où j'étois dans l'autre chambre pour arranger ce tableau dans la boîte, & pour allumer, par-derrière, les lampes qui le rendent ſi éclatant. Il n'y a qu'une choſe, ajoutai-je, qui m'étonne, & qui m'embarraſſe ici, c'eſt de ſavoir comment vous avez pu connoître la carte que j'ai choiſie; car je ne crois pas que vous ayez eu le temps de les compter,

& de les examiner en si grand nombre, pour savoir celle qui manque.

Vous méritez, me dit M. Van Estin, que je vous fasse connoître mes moyens. Alors il me montra une lunette, avec laquelle je vis, à travers la muraille, la carte que j'avois choisie. Je crus d'abord que le mur étoit percé ou diaphane, mais la lunette produisit le même effet lors même qu'on eut mis les deux gros in-folio du côté du verre objectif, pour intercepter les rayons.

Cette dernière circonstance devenoit pour moi une nouvelle énigme, dont le mot me paroissoit très-difficile à trouver; il m'en donna l'explication avec la figure ci-jointe.



Le mur n'eſt point percé au point A, où répond la lunette, mais il l'eſt au point B, où ſe trouve la boîte qui lui ſert de piédeſtal. Les rayons qui portent l'image de la carte choiſie, C, ſont réfléchis au point, D, par le miroir, E F, enſuite, par le point, G, du miroir, I H; par ce moyen, l'œil, K, croit voir directement, au point, L, la carte qui eſt au point, C.

DICTIS MAJORA TACEBO.

Nota. M. Van Eſtin avoit autant de tableaux, qu'il y a de mots dans le catalogue ci-deſſus; ils les mettoit dans ſa boîte d'optique, ſelon le beſoin, auſſitôt qu'il connoiſſoit, à l'aide de ſa lunette, la carte qu'on venoit de prendre. Au bas de chaque tableau, étoit un diſtique ou un hémiſtiche, qui donnoit la définition du mot choiſi. Toutes ces définitions formoient enſemble un logogriphe ſcientifique, que nous allons donner ici en faveur de ceux qui voudroient exécuter ce tour de la même manière. Nous eſpérons qu'on le verra avec d'autant plus de plaiſir, que cette eſpèce de poëme eſt en littérature, ce que les tours ſont en phyſique.

Dans ces derniers, on tâche toujours de faire croire aux ſpectateurs, que les lois de la nature peuvent être altérées & violées, & on met l'eſprit des curieux à la torture, en ſubſtituant à la réalité, des apparences fauſſes & trompeuſes. Dans le logogriphe, on met les eſprits dans la perplexité, en aſſociant les idées les plus incompatibles, & l'on tâche tou-

jours de donner le change aux lecteurs, en substituant au sens propre des mots, un sens figuré, vague & indéterminé.

D'ailleurs, le voile qui couvre les récréations physiques, & l'étonnement qu'elles ont produit, quelquefois, sur certains esprits, ont fait regarder comme une espèce de Magie, ce qui n'est qu'un tissu de subtilités, & l'on peut dire à peu près de même du logogriphe ; car

L'obscure catachrèse y devient un devoir,
Et mille objets confus peuvent y faire voir,
Aux lecteurs étonnés, un tableau magnifique,
Comme si l'on montroit la Lanterne Magique.



LOGOGRIPHE-CHARADE.

SI l'on en croit Winflow, Verdier, la Peyronie,
Et les autres Docteurs en Ostéologie (1),
Ma dernière moitié fait le tiers de ma main.
Lecteur, je fus toujours Catholique Romain;
Avec les vrais croyans je ne fis point de schisme,
Quoiqu'à moitié plongé dans le Polithéisme (2).
Sur terre je vécus loin des champs de Boston,
Sans être un amphibie, étant moitié poisson :
Et, parce que mon tout est dans le Nécrologe,
Dans le Calendrier, dans le Martyrologe,
Tu me crois au tombeau; mais, malgré les efforts
Que tu fais pour me voir dans la liste des morts,
Ma tête, en capuchon, est à Philadelphie,
Et toujours occupée à l'Encyclopédie,
S'applique, au désespoir d'un pays protestant,
A des projets de paix, pour un peuple prudent;
Toujours avec la troupe on la voit en campagne,
A Prague, à Closterecamp, en Pologne, en Espagne;
Au Palais pénétrant dans l'esprit des Plaideurs,
Commençant les procès, comme les Procureurs.
Mon cœur, en s'éloignant, quand on m'offre du cuivre,
Te laisse tout au plus ce qu'il te faut pour vivre.
Si, tout près de mon cœur, l'on apporte de l'or,
Sans être musicien, je peux donner du cor :
Et si les Augustins me présentoient des armes,

(1) Partie de l'Anatomie qui traite du Squelette.

(2) Système qui admet l'existence de plusieurs Dieux.

Mon cœur, en s'approchant, les changeroit en Carmes.
Ma queue eſt en repos, au milieu de la mer;
Elle eſt en mouvement, à Breſt, à Gloceſter,
Parfaitement ſemblable à celle d'une vache.
Maintenant, cher lecteur, pour que rien ne ſe cache
De ce qui m'appartient, déſires-tu ſavoir
Combien d'arrangemens mes pieds peuvent avoir?
Réfléchis, multiplie, & pratiquant en maître
Les règles du calcul, tâche de reconnaître
De combien de façons, étant à leur dîner,
Les Déeſſes du Pinde ont pu ſe combiner (3).
Tu verras moins de pieds dans toute ma ſubſtance,
Que n'en a Washington? & cependant je penſe
Qu'un bon obſervateur, en tout temps, m'en trouva
Plus que dans Fontenoi, plus qu'à Saratoga (4).
Leur nombre, quoiqu'impair, eſt carré comme ſeize;
En tranſpoſant, tu peux y trouver à ton aiſe
Le premier mot latin d'une Oraiſon de Job;
De Laban une fille, épouſe de Jacob;
Un enclos à Meudon, où l'on s'aſſied à l'ombre;
Le ſéjour des élus, dont j'augmente le nombre.
Tu verras un vaiſſeau dans la mer du Levant;
Du matelot coupable un rude châtiment;
Ce qui forme un écueil; tu peux voir une voile
Que porte le grand mât; une fort belle étoile.
Qu'obſerve le marin pour prendre la hauteur;
Ce qu'au fond du tonneau dépoſe la liqueur;
Un écrivain Anglois; la merveilleuſe bête
Qui peut impunément laiſſer trancher ſa tête,
Et qui, coupée en dix, te fera voir dans peu

(3) Elles peuvent ſe combiner de 362,880 manières.

(4) Champ de bataille où le Général Burgoyne fut pris avec 6000 Anglois.

Dix animaux vivans propres au même jeu ;
Une Ville en Artois, une autre dans l'Afie,
L'une des deux boiffons qu'on fait en Normandie.
Vois un trou dans ta peau, dis ce que Tribonien
Vendit plus d'une fois du temps de Juftinien,
(Principes inconnus d'un légifte à la mode,
Et qui, felon Horace, & d'autres bons Auteurs,
Sont une vanité quand on n'a point de mœurs).
Ce n'eft pas tout, Lecteur, pour que chacun t'admire,
Œdipe ingénieux, dépêche-toi de dire
Comment l'on peut en moi voir en toute faifon
Le cœur d'un francolin, la tête d'un pigeon,
Un animal connu dans l'Ornithologie (5),
Sous le nom d'un Prélat qui règne en Italie :
Ce qui fert aux oifeaux pour s'élever fans art,
Et qu'en vain à nos yeux veut imiter Blanchard.
Vois un péché mortel, dis fur quel point la terre
Pirouète, en fuivant un cercle de fa fphère.
Trouve une arme offenfive utile à nos anciens,
Aux Ifles de Sandwich & chez les Taïtiens ;
Un difcours équivoque & rempli d'impofture,
Prononcé par Calchas à la race future.
Cherche un lieu de repos, fait fur un efcalier,
Et le linge qui tient la place d'un collier :
Un terme de Blafon, un grand Seigneur en France.
Pars maintenant, Lecteur, pour Genève & Conftance ;
Prends la raifon pour guide, &, méprifant toujours
D'un ignorant Sourcier l'inutile fecours,
Sans Baguette fais voir des eaux que la tempête
Ne peut guère agiter : vois dans une requête
Ce qu'un clerc multiplie, en augmentant les frais ;
Ce que Préville joue avec tant de fuccès,

(5) Partie de l'Hiftoire Naturelle qui traite des Oifeaux.

Soit qu'il montre Scapin avec ſa fourberie,
Soit que de Turcaret, il peigne l'ineptie.
Sur la mort apparente, un excellent Auteur;
Une dimenſion qui n'a point d'épaiſſeur,
L'aſſemblage qu'un art, protecteur homicide,
Forme avec des boulets rangés en pyramide :
L'endroit, chez nos aïeux, où de braves guerriers
Alloient ſe réunir pour cueillir des lauriers.
Vois du ſage de Croſne une prompte juſtice;
Au fond de l'eſtomac obſerve un orifice;
Ce qu'on fait au piquet, quand on a du bonheur;
Dans les champs pour la caille, un oiſeau conducteur.
Trouve un poiſſon de mer; pour aller en campagne,
Une mince voiture, une pièce en Eſpagne,
Qui vaut de douze ſous tout au plus la moitié;
Un inſtrument de chaſſe, une excroiſſance au pied,
Un meuble néceſſaire au Grenadier qui fume,
Ce qui couvre le dos de tout gibier ſans plume,
Une plante indigène, & qu'au pays Gaſcon,
On mange quelquefois en guiſe de chapon;
Une terre jaunâtre, utile à la peinture;
Pour la Géométrie une grande meſure
Qui vaut plus d'un arpent : le père des Chrétiens,
L'eſpèce de manteau que portoient nos anciens,
Une toile pêtrie & métamorphoſée.
Dis-nous par quel outil ſera pulvériſée
Une plante exotique.... & ce qui t'eſt offert
Lorſque l'on veut gager; un endroit découvert
Où l'on trouve ſouvent beaucoup de marchandiſe;
Ce que fait un joueur quand il double ſa miſe.
D'une même lignée aperçois les enfans;
Une corruption qui peut gâter les dents :
Pour régler du papier, ce qu'il faut toujours faire :
Une ville ſur l'Oiſe, une pierre calcaire

Qu'on

Qu'on trouve en Dauphiné, tout près de Briançon;
Ce qu'avoit Poliphème au beau milieu du front,
Le miroir de ton ame où se peint l'alégresse,
Un trou dans un marteau, le nom d'une Déesse,
Un bruit que bien souvent l'on appelle clameur,
Une corde en Anglois, en argot de voleur
L'endroit (6) où les grivois vont vider une pinte,
En musique deux tons éloignés d'une quinte;
Une espèce de rat, trois espèces de fruit,
Un théâtre à Paris, qui fait beaucoup de bruit;
Un minéral pesant, précieux & ductile;
Une rue au faubourg, une autre dans la ville;
Ce que par l'écriture on peint sur le papier,
Et qui depuis trente ans fait admirer Gerbier;
Ce que l'eau peut rouiller, que le feu purifie,
Que la trempe durcit, métal que la Chimie
A su rendre moins aigre & plus fin que le fer;
A l'aide d'un cément éprouvé par Cramer.
La tête d'une plante, aux hommes bien utile;
D'un insecte marin l'élégant domicile,
En forme d'arbrisseau; quatre habitans du ciel,
Ce que prend sur les fleurs l'abeille avec du miel,
Un jeune-homme imprudent: si l'on en croit la fable,
Un animal immonde; un délai favorable
Accordé par Thémis au pauvre débiteur:
Vois ce qui, dans la pompe élève la liqueur;
Cet océan immense où, se couvrant de gloire,
Montgolfier s'est ouvert le temple de mémoire;
Où, joignant le courage à d'élégans écrits,
Charles, (7) par son génie, obtient un nouveau prix.

---

(6) Voyez le poëme intitulé *Cartouche*, ou le Vice puni.

(7) Toute l'Europe connoît le succès de ce fameux Navigateur aérien.

Nomme à préſent, Lecteur, la douce mélodie
Qu'un cylindre, clouté par la tonotechnie (8),
Enſeigne à ton ſerin. Vois chez les immortels,
A quel Dieu la débauche a dreſſé des autels;
A l'île de Ceylan, une brute iſolée,
Chantant d'un air plaintif ſa triſte deſtinée;
Ce dont un barbouilleur s'acquitte toujours mal,
Quand il prend pour modèle un bon original.
Je pourrois aiſément, pour augmenter tes peines,
T'offrir de mots latins, environ trois douzaines;
Deux articles françois, avec vingt adjectifs,
Un pronom perſonnel, un des démonſtratifs,
Plus de cinquante mots qu'on met au rang des verbes,
Et d'autres pour groſſir la liſte des adverbes:
Mais de les ſupprimer je me fais un devoir,
Si du premier coup d'œil tu peux apercevoir
Ce qui, de Louiſon, raccourcit la cornette;
Un endroit où l'on peut ſe coucher ſur l'herbette;
Un terrain que les flots, agités par les vents,
Séparent pour toujours de nos deux continens.
Dans ſa maiſon un Dieu, que le payen adore;
Ce que cherche par-tout un oiſeau carnivore:
Une ville en Afrique, une au pays Griſon;
La file d'Inachus, la mère d'un oiſon,
Le faubourg renommé d'une ville en Turquie,
Ce que double un marin pour aller en Aſie,
Un fleuve de l'Europe, à Plaiſance connu;
Un autre que Vert-Vert a deux fois parcouru.
Lecteur, qui, de me ſuivre, as eu la complaiſance,
Lis dans ton propre cœur, &, pour ta récompenſe,
Vois-y ce qui jamais n'en peut être écarté;

(8) La tonotechnie eſt l'art de noter les cylindres pour les concerts mécaniques.

Le protecteur des Arts & de la Liberté,
Dont l'heureuſe influence, aux rives d'Amérique,
A détruit d'Albion le pouvoir tyrannique;
Il eſt de ton amour l'objet le plus conſtant.
Mais, quoi! tu vois déjà ce maître BIENFAISANT.

AD MAJOREM ILLIUS GLORIAM,

QUI EST ALPHA ET Ω PRINCIPIUM ET

FINIS.



TABLE

Des Matières du Tome premier.

Le mot du Logogriphe est Polycarpe.

Fin de la Table du Tome premier.

drecy, faire l'examen des [illegible] sés par Montesquiou, et y faire apposer les scellés, ainsi que tous ce qui pourroit leur appartenir.

Je vous prie de me donner des ordres sur la conduite que je dois tenir, que j'attendrai à Landrecy.

Signé, SERWE D'ARLES.

Brissot, après la lecture de cette lettre, vouloit faire un rapport pour prévenir l'exécution du traité passé entre Genève et Montesquiou ; mais l'assemblée remet à l'entendre à demain.

Le ministre Pache demande que l'assemblée détermine l'heure à laquelle Vincent, commissaire ordonnateur, qui a contracté des marchés avec le juif Benjamin, pourra être traduit à la barre ; la convention décrète qu'il sera entendu demain à onze heures ; le comité des finances présentera la série des questions qui lui seront faites.

On reprend la suite de la discussion de la loi sur les émigrés.

La discussion a été interrompue par la lecture d'une

venir une troisième, portant positivement, que c'est la section de Mauconseil, qui a envoyé des commissaires en Angleterre commander ces poignards ; qu'un d'eux y a été reconnu, et que la première livraison de ces poignards a été payée par Calonne.

Sur l'interpellation du comité de nommer la personne qui écrit ces faits, le ministre a refusé de la nommer, en assurant seulement qu'elle est digne de foi, et non suspecte.

Le comité appelle alors les commissaires de la section Mauconseil, qui, fort étonnés de s'entendre accuser d'un fait aussi atroce, demandent une expédition en forme de la dénonciation de Rolland ; ce que le comité n'a pu refuser.

Un grand procès va s'engager entre la section de Mauconseil et le ministre Rolland, qui, par ailleurs, se permet de donner et de signer des passeports pour l'étranger ; quatre originaux sont au comité de surveillance. Et tout ceci, ajoute Bazire, explique les lettres venant d'Angleterre, les placards perpétuels sur les prétendus troubles de Paris, sur le jugement du roi, payés, sans doute, par Rolland, sur-tout si l'on songe que c'est de Leutre qui est son homme de confiance en Angleterre.

Le Bureau du *Républicain* est à Paris, rue de l'Université, n°. 139 ou 926, chez R. VATAR, imprimeur, auquel il faut adresser, franc de port, les souscriptions, lettres et avis relatifs à cette feuille. Le prix est de 36 liv. pour un an, 21 liv. pour six mois, et 12 liv. pour trois mois. L'abonnement doit commencer le premier d'un mois.

Si, d'ici au 15 décembre prochain, l'on souscrit pour six mois, ceux qui desireront les mois de novembre et décembre, ne les paieront que 3 l. Si l'on souscrit pour l'année entière, les deux mois seront fournis GRATIS.

Le précis de la révolution du 10 août, celui des séances jusqu'au premier novembre et la liste des députés, promis à tous les souscripteurs, paroîtront incessamment.

